46-901

Dr Raymond TRIAL

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANCIEN EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

LA MALADIE DE BAUDELAIRE

Étude médico-psychologique

PARIS

JOUVE & Cie, EDITEURS

15, Rue Racine, 15

1926

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A Monsieur le Professeur BALTHAZARD

Professeur de Médecine Légale
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'Honneur

Qui nous a fait le grand honneur de présider cette thèse.

Hommage respectueux.

A NOS MAITRES DE L'HOPITAL MARITIME
SAINTE-ANNE A TOULON

A NOS MAITRES DANS LES HOPITAUX
DE PARIS

A NOS CHEFS DE L'HOPITAL MILITAIRE
DU VAL-DE GRACE

LA
MALADIE DE BAUDELAIRE

Étude médico-psychologique

AVANT-PROPOS

En nous proposant l'étude médico-psychologique de Charles Baudelaire, nous renouons une tradition déjà vieille de vingt ans, née à la Faculté de Médecine de Lyon, sous les auspices du Pr Lacassagne.

Des thèses de ce genre, fort réussies, ont été consacrées entre 1906 et 1912 à Dostoïewsky, à Gérard de Nerval, à Hoffmann, Edgar Poe, Thomas de Quincey, William Cowper, Alfred de Musset, Beethoven etc.

Elles n'ont pas apporté de solution aux problèmes des rapports entre la folie ou plus généralement la maladie et le génie ; elles n'en avaient pas la prétention et ont eu la sagesse de ne pas abandonner le terrain solide de la réalité scientifique pour le sable mouvant des rêveries métaphysiques.

Mais, elles ont mis au point des faits de détail le plus souvent controversés, détruit des légendes absurdes, et partant, à peu près généralement admises du grand public ; enfin, établi le bilan morbide exact de tel ou

tel artiste maudit ou malchanceux, et montré jusqu'à quel point on pouvait admettre que leur œuvre réfléchît leur névrose et leurs tares.

Pour se rendre compte de l'utilité de tels travaux, il suffira de relire l'ouvrage que Lombroso a consacré à l'Homme de génie. Sans vouloir discuter ici sa théorie du « génie égale névrose de dégénérescence épileptoïde », on est obligé de constater qu'il édifia cette théorie sur des bases complètement erronées, à savoir : l'état mental des sujets qu'il passe en revue. Il n'établit aucune discrimination entre les sources dont il disposa et accueillit avec autant de respect les biographies romancées et les mémoires tendancieux que les renseignements de première main.

Les études médico-psychologiques relatives aux hommes qui ont présenté une supériorité intellectuelle quelconque sont les recherches de détail qui doivent précéder nécessairement toute œuvre de synthèse.

Un esprit audacieux et puissant pourra y puiser quelque jour les matériaux dont il aura besoin pour bâtir son œuvre, si le voile doit se déchirer et si le fameux rapport névrose-génie, dont on a rêvé au début de ce siècle, peut-être mis en équation.

Entre tous les grands poètes du dix neuvième siècle, Baudelaire, de son vivant, fut sans doute le plus méconnu. Il ne suscita l'admiration que d'un petit groupe de ses amis, maigre phalange qui discerna confusément son génie. Parmi les écrivains en vogue, Alfred de Vigny et Barbey d'Aurevilly, seuls, lui rendirent justice pleine et entière.

Depuis sa mort la gloire chemine, et sa réputation croît de jour en jour, ainsi que son influence sur la formation intellectuelle et la sensibilité de tous les artistes occidentaux. A l'heure actuelle, il est le poète le plus lu en Europe ; et c'est la première fois qu'une telle aventure arrive à un poète français. Il devient difficile de porter un jugement objectif sur une œuvre dont on a sucé le lait peu ou prou, et dont les ingrédients entrent, on peut le dire, à la base de toute composition esthétique moderne.

Or ce maître à sentir des jeunes générations, ce divinateur douloureux fut un taré et un névropathe. Personne ne l'a nié depuis les médecins qui en ont fait un fou et un paralytique général, jusqu'aux plus idolâtres de ses admirateurs pour qui ce caractère achève de le diviniser.

Sa névrose, on la lit en clair dans son œuvre qui demeure cependant raisonnable de bout en bout et parfaitement belle quant à la forme et quant au fond ; car cette névrose porta surtout sur sa sensibilité qu'elle exalta plutôt qu'elle ne la pervertit, et sur son caractère, d'où sa vie malheureuse.

L'intelligence et les diverses opérations qu'elle suppose, ne furent altérées que très tard, vers la fin, et par les progrès de la maladie organique qui se développa concurremment à la psychopathie. C'est à peu près dans ce sens que nous conclurons cette étude et nous n'y aurons pas grand mérite, les faits parlant d'eux-mêmes.

Nous nous proposerons d'établir une observation

posthume, agencée suivant les règles cliniques et construite avec la discipline de la méthode historique.

Nos devanciers ont suivi le plan conseillé par le Pr Lacassagne dans son vade-mecum du médecin expert et qui se trouve être à peu près celui employé par Sainte-Beuve, qui, le premier, a compris l'intérêt que pouvait présenter l'investigation médicale dans la critique littéraire.

Nous avons repris ce plan en l'allégeant quelque peu.

Nous envisagerons successivement les antécédents héréditaires, sources d'un déterminisme implacable et les antécédents personnels, conséquences de ce déterminisme. Nous jetterons un coup d'œil sur celles des facultés de l'âme qui ne paraissent pas tout à fait saines, en particulier les sentiments affectifs. Puis nous discuterons ce qui sert de titre à cette étude : *la maladie de Baudelaire*, où le corps et l'esprit ont leur part.

Depuis tantôt soixante ans que Baudelaire est mort, des ouvrages de tons divers, consacrés à son œuvre et à sa vie ont pullulé. De ces ouvrages, le plus grand nombre se livre à la critique des *Fleurs du Mal*, à l'explication de leurs beautés ou à leur dénigrement.

Les opinions les plus opposées s'y rencontrent.

Les ouvrages de la seconde catégorie, ceux qui nous intéressent, les témoignages, les écrits et les traditions qui traitent des manières d'être et d'agir de Baudelaire sont décevants par leurs contradictions et leurs incohérences.

Les contemporains du poète eux-mêmes, donnent des renseignements fallacieux sur son compte et narrent des anecdotes apocryphes, soit que les uns comme Théo-

phile Gautier jettent avec charité le manteau de Noë, sur ses défaillances, soit que les autres avec Maxime du Camp, authentifient de bonne foi des calembredaines, émises souvent par Baudelaire lui-même, qui s'est complu à exagérer sa réputation de pervers et d'excentrique.

M. Eugène Crépet, dans une étude biographique sobre et bourrée de références, tenue soigneusement à jour par son fils, baudelairien fervent lui aussi, a mis au point les événements certains de la vie du poète et s'est gardé d'apprécier ses mobiles.

Ce petit livre nous a servi de guide.

Enfin furent précieuses pour notre documentation, une œuvre poétique essentiellement subjective, une correspondance volumineuse et un essai de confessions à la Jean-Jacques Rousseau, dont on a publié le brouillon.

La correspondance, adressée en majeure partie à sa mère, raconte très prosaïquement les difficultés de son existence ; on y suit pas à pas les progrès de la maladie et de la névrose.

Les journaux intimes sont des notes au jour le jour où Baudelaire, suivant l'expression d'Edgar Poe a « mis son cœur à nu ».

Des opinions sincères s'expriment brutalement et trois ou quatre idées maîtresses reviennent en leit-motiv.

On est en droit de tenir ce brouillon sans art pour l'écho le plus intime de la pensée d'un poète qui passa sa vie à se regarder vivre, et s'écria, dans un jour d'humilité :

Ah Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

L'HÉRÉDITÉ

Fruit d'un mariage de raison entre une jeune fille de 26 ans, Caroline Archimbaut Dufays, et un sexagénaire, François Baudelaire, le poète des *Fleurs du Mal*, apparut en ce monde ennuyé le 9 avril 1821, dans une petite maison de la rue Hautefeuille, aujourd'hui démolie.

Etait-il déjà marqué du sceau fatal d'une lourde hérédité?

Tous les biographes de Baudelaire se sont attachés à ce problème captivant. Ils ont marqué le pas, là comme ailleurs, derrière Eugène Crépet, et à, la vérité on a peu de renseignements sur la famille paternelle du poète et pour ainsi dire pas sur la famille maternelle.

François Baudelaire était issu d'une vieille souche champenoise des environs de Sainte-Menehould, dont la situation sociale est demeurée inconnue. Paysans sordides ou petits propriétaires, ses parents lui firent donner l'éducation classique qui était de mise au xviii[e] siècle, pour faire son chemin dans la vie, et c'est sans doute au Séminaire qu'il fut élevé, comme beaucoup d'enfants pauvres et bien doués de la campagne. On aurait ainsi la clef de certaines boutades de Baudelaire, d'un goût douteux : « Mon père qui portait la soutane... Moi, fils de prêtre ! »

Muni de quelques lettres de recommandation, il arrive à Paris, surveille pendant quelque temps les élèves de rhétorique du Collège Sainte-Barbe, et devient le précepteur des fils du Duc de Choiseul-Praslin.

On a fait remarquer à juste titre que cet emploi chez un grand seigneur était un poste enviable et hautement considéré, à un point qu'il est difficile d'imaginer de nos jours. Il traite sur un pied d'égalité avec les hôtes du Duc; Helvetius, Cabanis, Condorcet l'honorent de leur amitié, ce qui permet de supposer que sa culture et son intelligence ne le cédaient en rien à sa bonne éducation.

Sous l'orage révolutionnaire, il fit preuve de grandes vertus morales. Il vint en aide, au péril de sa vie, à ses anciens protecteurs. La légende veut aussi qu'il ait fourni à Condorcet le poison qui le sauva du bourreau.

Plus tard, donnant des leçons de dessin pour vivre, il partagea son gain avec les Praslin ruinés. Quand sous l'Empire ceux-ci retrouvèrent leur situation d'autrefois, ils reconnurent ces bienfaits par une large prébende. François Baudelaire fut nommé chef des bureaux de la préture au Sénat, et il vécut en paix, s'occupant de peinture, une peinture aimable et libertine dans le goût de Fragonard et des petits maîtres de Versailles.

Son fils, censeur impartial et sévère écrit quelque part : « Mon père était un détestable artiste. » On aime à croire cependant qu'il fut ingrat et qu'ayant hérité de ce père le goût des arts plastiques, il lui doit bien un peu sa grande valeur de critique d'art et la forme visuelle de la plupart de ses poèmes ; et il est piquant de

constater que ses parrains devant l'Etat-civil, les deux témoins de son acte de naissance sont deux artistes notoires : le peintre Naigeon et le sculpteur Ramey.

Les philosophes rationnalistes frayaient chez François Baudelaire avec les artistes et quelques-uns de ces parvenus qu'avait faits Napoléon et qui étaient vite devenus de grands bourgeois. Lui-même représente bien le type du bourgeois éclairé de cette époque de transition, ami des arts et des belles-lettres, à peu près fils de ses œuvres. Ses commensaux ont vanté à l'envi son épicurisme et sa bonhomie, et n'ont pas craint de le comparer à La Fontaine.

Il épousa en 1803 une demoiselle Rosalie Janin, qui lui donna un fils, Alphonse, et qui mourut douze ans plus tard. En 1819 il épousa la mère de notre poète et mourut en 1827, à l'âge de 68 ans, au terme d'une maladie qu'on ignore.

L'enfant du premier lit, Alphonse, ne joua aucun rôle dans la vie de Charles Baudelaire. Celui-ci l'avait en haine et lui reprochait son prosaïsme :

Ma répulsion à l'égard de mon frère est si vive que je n'aime pas entendre demander si j'ai un frère. J'aime mieux les gens méchants qui savent ce qu'ils font que les braves gens bêtes. Sa nullité politique, scientifique, ses opinions cyniques sur les femmes, tout me le rend étranger.

Magistrat à Fontainebleau où il était très apprécié comme juge et comme citoyen, il y mourut vers 1860, d'une hémorragie cérébrale avec hémiplégie. Il était diabétique et présentait des troubles nerveux. Son fils unique, chétif et malingre, mourut à vingt ans.

Caroline Archimbaut-Dufays naquit à Londres en 1793. La famille Dufays paraît d'un niveau social plus élevé que la famille Baudelaire. Le père était officier du roi et l'on sait que sous Louis XVI, bien plus encore que sous ses prédécesseurs, nul n'était officier que noble. Dépouillé de ses biens et traqué pendant la Terreur, il émigra en Angleterre et sa fille, conçue dans l'angoisse, supporta *in utero* les fatigues d'un voyage sans aucun doute périlleux et vint au monde dans la pauvreté.

Elle fut bientôt orpheline, et un ami de sa famille, riche avocat, la recueillit. François Baudelaire, veuf et toujours bon vivant, la rencontra dans cette maison : il fut séduit par sa jeunesse, touché par ses malheurs, et, tout de go, lui offrit de l'épouser. Elle accepta avec résignation et reconnaissance la main de ce parfait honnête homme qui se dévoua à son bonheur.

Après deux ans de veuvage, l'amour eut sa revanche, et elle épousa un homme de son choix, un brillant aide de camp du prince de Hohenlohe, le commandant Aupick qui fut ambassadeur à Madrid et à Constantinople, et acheva sa carrière, général de division et sénateur. Il permit à sa femme de mener la vie mondaine et fastueuse qui était de son goût ; mais elle ne fut pas heureuse bien longtemps.

Son fils, dès sa puberté, lui créa de gros soucis dont sa haine envers le général Aupick ne fut pas le moindre. Celui-ci finit par mettre son beau-fils à la porte et interdit qu'on prononçât son nom devant lui. On imagine quel supplice ce dut être pour cette femme qui, sous des dehors raisonnables et froids, imputables à

son éducation anglaise, laisse transparaître dans sa correspondance une âme passionnée et un cœur sensible et triste, toujours prêt à s'épouvanter et à souffrir.

Après la mort de son mari, elle se rapprocha de son fils, qui la harcela jusqu'à la fin de demandes d'argent; elle eut à subir l'opprobre du procès des *Fleurs du Mal* et les assauts d'un vieux prêtre imbécile qui regardait Baudelaire comme l'Antéchrist et le reprochait à sa malheureuse mère. Son fils, frappé à mort, agonisa lentement sous ses yeux, et elle le rejoignit trois ans plus tard, ruinée, désespérée, et craignant pour son salut.

Sa destinée, de bout en bout, fut malheureuse. Comme le fait remarquer un peu lyriquement M. Ernest Raynaud, elle naquit avec la Terreur et mourut avec la Commune. Et, comme de juste, elle ne crut jamais au génie de son fils.

Sa dévotion naturelle s'exaspéra avec ses malheurs et se mua, en ses dernières années, en un mysticisme entaché de névrose. Sa santé mentale ne fut jamais très vigoureuse et elle présenta çà et là des crises nerveuses d'un caractère mal défini. Son fils y fait souvent allusion et lui reproche une sorte d'instabilité. Il écrit : « Ma mère est terrible ; il faut la craindre et lui plaire » (fusées).

Comme son âme, son corps fut dolent, et, aux temps de sa prospérité, elle hanta les villes d'eaux non pas pour des maux imaginaires mais pour soigner des lésions organiques très nettes : des troubles oculaires sensoriels, qui la menaçent de cécité ; des douleurs rachidiennes et surtout des troubles moteurs des

membres inférieurs qui évolueront jusqu'à la paraplégie.

« Mes ancêtres fous ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions. »

Cette note de Baudelaire, dans ses journaux intimes, a fait beaucoup épiloguer les chercheurs. Elle s'attribue certainement aux aristocratiques Dufays. Et, comme la sincérité des journaux intimes, qui n'étaient pas destinés à la publication sous la forme où nous les connaissons, ne fait aucun doute, nous avons là une preuve éclatante d'une hérédité psychique morbide de la lignée maternelle chez Baudelaire, hérédité qui se signale chez sa mère par une légère névrose.

Les ancêtres champenois ne courent guère d'autres risques que d'avoir été alcooliques et François Baudelaire apparaît doué, dans toutes les circonstances de sa vie, d'un cerveau solide, d'un jugement droit et d'un cœur magnanime.

Par ailleurs la conjonction d'un vieillard et d'une jeune-fille n'est pas conforme aux règles de l'eugénisme, et il est probable que l'ovule maternel en pleine force a joué un plus grand rôle dans le développement de l'œuf que le spermatozoïde las d'un vieil homme.

Enfin il est un ensemble de coïncidences troublantes qui mérite un commentaire et suggère une hypothèse.

Alphonse Baudelaire, le fils du premier lit est mort hémiplégique. La mère de Baudelaire est morte paraplégique, et a failli perdre la vue. Charles Baudelaire mourra hémiplégique. Ces paralysies familiales sont en

général la signature de la syphilis et comme elles frappent le premier et le second lit, c'est chez François Baudelaire qu'il faut chercher la source du mal ; réservoir d'un virus neurotrope particulièrement féroce, il aurait contaminé ses deux femmes et par elles ses deux enfants.

Or, tout nous porte à croire que Charles Baudelaire contracta de son chef la syphilis à la fleur de l'âge, ce qui, il y a quelques années, eut infirmé notre hypothèse. Mais on est en train de réajuster les lois de la syphilis héréditaire, et, tout récemment encore, un auteur japonais a réussi à contaminer expérimentalement des hérédosyphilitiques et des tertiaires.

LA DESTINÉE

Les psychiâtres, de plus en plus, s'intéressent à l'enfance de leurs malades. Les cerveaux fragiles se meurtrissent au premier contact avec la vie, et un traumatisme sexuel ou plutôt affectif, pour ne pas trop systématiser à la manière de Freud, dévie précocement une jeune intelligence et crée de petits ou de grands psychopathes.

Pour des raisons analogues, l'homme de génie se révèle dès son enfance. Baudelaire l'avait compris et pensait à son cas, car il s'est toujours jugé avec clairvoyance, lorsqu'il dit à propos d'Edgar Poe, cet autre lui-même :

Le caractère, le génie, le style d'un homme est formé par les circonstances en apparence vulgaires de sa première enfance. Si tous les hommes qui ont occupé la scène du monde avaient noté leurs impressions d'enfance, quel excellent dictionnaire psychologique nous posséderions !

Sa sensibilité s'éveilla de bonne heure, ainsi que ses instincts artistiques, le goût des images fut sa « première, grande passion ». Jusqu'à sa neuvième année, il vécut heureux et calme entre ses parents et Mariette

la servante au grand cœur, qu'il évoquera plus tard aux heures de désespoir. Son père mort, il fut peut-être plus heureux encore car il sentait sa mère toute à lui. Il gardera un souvenir très doux de cette époque, jalousement enfoui dans son cœur et n'y fera allusion qu'en deux courtes pièces des *Fleurs du Mal* : « La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse — Notre blanche maison, petite mais tranquille. »

En 1866, voyant venir la mort, il écrira ceci à sa mère :

Qui sait si je pourrais une fois encore t'ouvrir toute mon âme que tu n'as jamais appréciée ni connue ? Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionnée pour toi ; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre, tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras pour me prouver que tu avais pensé à ton fils des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'ai une mémoire terrible. Plus tard la place Saint-André des Arts et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles ! Je me souviens des quais qui étaient si tristes le soir. Ah ! ça a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler *bon temps* celui qui a sans doute été mauvais pour toi. Mais j'étais toujours vivant en toi, tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois mon idole et mon camarade.

Certains saisiront dans cet amour filial passionné un accent morbide et on a écrit que la théorie freudienne du complexe d'Œdipe s'appliquait à la lettre à Baudelaire.

Il est certain que l'instinct sexuel lui vint de bonne heure, ainsi qu'il le confesse : « Tout jeune les jupons la soie, les genoux, les parfums des femmes (fusées) ». Il a bien, comme l'auteur de la vie de Henri Brulard, démêlé plus ou moins la volupté qui entre dans l'amour du jeune mâle pour sa mère : « je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme, enfin j'aimais ma mère pour son élégance (fusées). »

Il n'y a pas lieu de discuter ici les théories de l'Ecole de Vienne. Toujours est-il qu'il perdit son paradis quand sa mère se remaria.

Il n'est pas exagéré de voir dans cet événement frappant un enfant de neuf ans sensible et trop passionné l'un de ces traumatismes affectifs dont nous parlons plus haut.

Le commandant Aupick était un brave homme, mais cassant et trop militaire ; il mène son beau-fils tambour battant, et, quand il est nommé colonel à Lyon, le met pensionnaire au Collège Royal. Baudelaire, toute sa vie, détestera cet intrus qui le prive de l'affection de sa mère, l'arrache à la tiédeur du foyer familial et le jette brutalement dans l'inconnu.

Jamais il ne s'adaptera à sa nouvelle existence. La promiscuité de l'internat lui fait horreur ; et, dans la lettre de 1860, citée plus haut, il dit : « J'ai quarante ans et je ne pense pas aux collèges sans douleur non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait. »

Dans cette ville maussade, brumeuse et froide, la mélancolie et la misanthrophie le gagnent et il se sent

écrasé par « le sentiment de sa destinée éternellement solitaire ».

« Après 1830 le collège de Lyon, coups, batailles avec les professeurs et les camarades, lourdes mélancolies », écrit-il dans un projet d'autobiographie.

Il quitte Lyon à la fin de sa troisième pour Paris.

En même temps que la mélancolie, se dessine l'exaltation, cet autre penchant de son caractère. C'est surtout ce qui frappe ses condisciples de Louis le Grand :

C'était un esprit exalté, plein parfois de mysticisme et parfois d'une immoralité et d'un cynisme (en paroles seulement du reste) qui dépassait la mesure ; en un mot c'était un excentrique. Transporté d'enthousiasme pour la poésie, récitant des vers de Hugo, de Gautier etc., à tout propos, et pour moi et pour beaucoup de nos camarades c'était une cervelle à l'envers (Ch. Cousin).

Elève intelligent et paresseux, victime de sa facilité, il travaille à ses heures et se désintéresse de tout ce qui n'est pas le grec et le latin. Il obtient un deuxième prix de vers latins au concours général de 1837. Peu après il est expulsé du lycée pour avoir voulu revivre à son compte, selon M. Charles Cousin, la seconde églogue de Virgile. En 1839, il passe médiocrement son baccalauréat.

Au lycée, il a lu, derrière son pupitre, les auteurs défendus ; d'emblée, sa dilection s'est portée sur les écrivains tourmentés : Pascal ; et sur les œuvres qu'on est convenu d'appeler morbides : celles de Byron, de Shelley, « la comédie de la mort » de Théophile Gautier,

cette extraordinaire « volupté » de Sainte-Beuve, et « les poésies de Joseph Delorme ».

Cet ancien étudiant en médecine avait laissé flotter sur ses vers un léger parfum de cadavre, et Baudelaire était friand de ces sortes de sacrilège où la religion, l'amour et la mort font bon ménage.

Ses premières poésies d'écolier sont un écho fidèle des strophes plates de Sainte-Beuve. Et c'est, somme toute, ce thème macabre qu'il habillera magnifiquement dans quelques-unes des plus belles *Fleurs du Mal*.

Le général Aupick, homme bien en cour et qui, par égard pour sa femme, s'intéressait à ce beau-fils antipathique, lui offrit l'occasion d'une belle carrière dans la diplomatie. Baudelaire répondit qu'il était né pour la littérature et qu'il n'entendait pas se livrer à d'autres occupations. Il y eut une scène de famille. Puis on pensa qu'il se rebuterait, et on le laissa vivre à sa guise et jeter sa gourme dans une petite pension de famille de la place de la Contrescarpe, que le général lui assigna comme résidence.

Ce fut l'initiation à la vie de bohême, vie dont il aura bientôt la nausée mais dont il ne s'évadera qu'avec la mort. Les années d'internat pèsent encore sur ses épaules, et il est tout à la joie de sa jeune liberté. Il veut tout connaître, tout éprouver et c'est de cette époque que date « l'accident capital et douloureux » dont parlent pudiquement ses biographes. Il noue ses premières relations littéraires, écrit des vers et terrasse son spleen.

Le quartier latin en 1840 bruit du tapage des roman-

tiques. Hugo et Gautier sont les Dieux de la jeunesse et l'excentricité la plus folle est de mise. Baudelaire joue sa partie dans ce concert et donne libre cours à son goût très poussé de la mystification. Même dans ce domaine, il tient à se distinguer du commun, et sa manière de plaisanter est anglo saxonne, c'est à-dire glaciale et funèbre, si bien qu'elle effrayera même ses amis et fournira un aliment de plus à la vivace légende baudelairienne.

En 1840 le général Aupick tente de l'arracher à la littérature. Il lui achète une pacotille, l'improvise négociant et l'embarque sur un bateau en partance pour Calcutta.

Dès la pointe de Graves, Baudelaire est saisi d'un spleen affreux. Ce blasé de vingt ans contemple avec indifférence les plus beaux spectacles du monde. Il débarque à l'île de Bourbon et exige son rapatriement. Et pourtant, ce voyage n'aura pas été inutile ; ces paysages qu'il a mal regardés, les pays chauds et bleus, les tamariniers, la mer immense, il les décrira avec grâce et vérité. Il évoquera avec bonheur leur charme subtil et pénétrant. Les parfums exotiques dont il n'a pas voulu jouir distilleront dans ses vers leur odeur entêtante et il parera son rêve d'amour du souvenir nostalgique d'un orient embaumé.

Pareil fait n'est pas unique dans les annales de la littérature. Maxime du Camp raconte que Flaubert visita l'Egypte avec ennui, bâilla sur les sites et s'empressa de rentrer en France. Quand il écrivit *Salammbo*

les admirables visions africaines que l'on sait se dressèrent toutes armées dans sa mémoire.

Baudelaire rapporta aussi de ce voyage le goût des filles de couleur dont il chanta la morbidesse et la languidité ; et, il ne voulut pas d'autre maîtresse qu'une fille de Saint-Domingue, rencontrée par hasard dans un bouglant du faubourg Saint-Jacques qui fut de longues années son égérie et son bourreau.

Deux mois après son retour en France, majeur, il réclame des comptes de tutelle. Sa part de l'héritage paternel s'élève à 75.000 francs. En deux ans il aura tout dissipé. Il s'installe dans un appartement de l'Hôtel Pimodan, sur le quai d'Anjou, et le meuble somptueusement. Il donne la chasse aux objets d'art et apporte à sa toilette un soin minutieux que rehausse une étonnante correction de manières.

Il fait de l'élégance et de la sobriété vestimentaire une question de moralité. Ainsi, il se détache de la foule hirsute des romantiques, et, afin de s'isoler plus complètement du reste du monde, qu'il méprise d'une façon générale, il détruit chez lui les moindres apparences extérieures de la commune mesure et du naturel pour se camper dans l'arbitraire et l'artificiel, et il adopte le comportement ironique et guindé de ces personnages de la cour de Georges III qu'on appela les dandies et dont Georges Brummel, qui mourut fou, fut le type achevé.

Cette attitude, il la chérira toujours, mais ne pourra pas la soutenir longtemps avec la magnificence qu'elle nécessite. En 1844 son patrimoine a fondu ; sa famille

effrayée lui impose un conseil judiciaire qui met à l'abri le reliquat de sa fortune et lui assure une rente mensuelle excessivement modique.

Dès lors il connaîtra la gêne et parfois la misère. Ses œuvres littéraires ne lui rapporteront rien. Il vivra d'emprunts et d'expédients sans cesse renouvelés. Deux tiers de sa correspondance sont consacrés à des demandes d'argent et remplis d'aveux désolants. Dans toutes ses lettres il supplie sa mère de l'empêcher de mourir de faim et de le délivrer de ses créanciers qui le harcèlent. Il jure ses grands Dieux que c'est la dernière fois, qu'il va se régénérer et qu'il remontera la pente, mais ce rocher de Sysiphe est lourd et l'écrasera en route. Sa pauvreté fut un des grands « irrémédiables » de sa vie. Aux abois, il commit même quelques indélicatesses qu'il fallut réparer et dont il éprouva de grands remords.

Le Baudelaire mendiant révélé par les *Lettres intimes* est le plus lamentable des avatars du poète et, comme il l'écrit à sa mère, il eut mieux valu pour son auréole que « de tels aveux puissent n'être jamais connus des hommes vivants et de la postérité ». En revanche, il contribue à faire connaître son âme, à expliquer sa tristesse et ses fureurs, et, quoiqu'il ait voulu nous donner le change, à replacer au sein de l'humanité quotidienne, torturé par des besoins très matériels, celui qui ne fut jamais un dandy pour sa mère, mais un pauvre garçon malheureux et désordonné.

Dès 1845 il envisage la mort comme une délivrance,

il tente de se suicider et se blesse à la poitrine avec un couteau.

Depuis son retour des Indes, il vit avec une mulâtresse, Jeanne Duval, qui était très belle, selon Banville, plutôt laide selon Ernest Prarond, en tout cas fille du peuple, et sans doute ancienne fille galante. Baudelaire paraît avoir eu beaucoup d'attachement pour elle. Là non plus, il ne fut pas heureux. La vulgarité et le manque de conversation de cette fille le faisaient souffrir. Il essaya sans succès de l'affiner et de l'intéresser à ce qu'il aimait. Elle le bafoua, le berna et lui soutira de l'argent par tous les moyens. Il ne se rebuta jamais, la garda auprès de lui, malade et vieillie de bonne heure. Elle fut l'inspiratrice de quelques-unes des plus belles pièces du poète que les commentateurs des *Fleurs du Mal* ont réuni sous le titre de *Cycle de la Vénus noire*.

A 25 ans Baudelaire hantait déjà les paradis artificiels, l'alcool et les toxiques, comme en témoigne une lettre du 4 décembre 1847, à sa mère : « Franchement le laudanum et le vin sont de mauvaises ressources contre le chagrin. Ils font passer le temps mais ne refont pas la vie ; encore pour s'abrutir faut-il de l'argent. »

Il expérimenta le laudanum et le chanvre indien, réagit plus qu'un autre de par sa sensibilité exquise et vécut d'extraordinaires hallucinations qui nous ont valu les *Paradis artificiels*. Une partie de cet ouvrage qui traite du haschisch est personnelle à Baudelaire, l'autre se rapportant au laudanum est l'adaptation des *Confessions of an opium eater* de Thomas de Quincey, qu'Alfred de Musset avait déjà traduit à l'aube de sa vie

littéraire. Baudelaire s'est borné « à fondre ses sensations personnelles avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables ».

Il ne suffit pas de boire du landanum et de fumer du haschisch pour éprouver les sensations d'un Baudelaire. Le poison ne crée rien dans le cerveau de l'homme ; il en exalte le contenu, dessine des arabesques avec les pensers qui y sont emmagasinés et bâtit des palais avec des images préexistantes. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les *Paradis artificiels*.

Nous ne pensons pas que Baudelaire fut un toxicomane dans toute lacception du terme. Il usa et abusa de l'opium ; c'est un fait certain ; on peut glaner au hasard dans sa correspondance : « Je suis bien noir, mon cher, et je n'ai pas apporté d'opium (16 février 1859). — Un médecin qui ignorait qu'autrefois j'avais fait un long usage de l'opium (1864). » Mais ce n'est pas l'opiophage, esclave amoureux d'un maître cruel, et il supprima la drogue librement : « J'ai été pris d'une névralgie à la tête ; l'horreur que j'ai depuis longtemps à l'endroit de l'opium m'a empêché d'en faire usage » (lettre à sa mère, 22 décembre 1865).

Quant au haschisch il n'y fait jamais allusion. Ce n'est pas à dire que les stupéfiants n'aient ravagé un système nerveux délicat et déjà battu en brèche par le tréponême.

L'imprégnation éthylique est beaucoup plus sûre. La dernière partie des *Paradis artificiels* fait l'éloge de l'alcool et les *Fleurs du Mal* ont aussi leur cycle du vin. Dans sa correspondance, il se plaint de maux d'esto-

mac provoqués par les liqueurs. Les témoins de sa vie font souvent allusion à son intempérance et on a renouvelé à son compte, vers ses vieux jours, l'anecdote navrante qui courut sur Alfred de Musset : les maîtresses de maison qui le conviaient avaient soin de mettre hors de sa portée les carafons d'eau-de-vie.

Tout devait être étrange dans la destinée de cet homme ; chercheur d'irréel, il le rencontra un jour, et il se découvrit un *double* : Edgar Poe.

Je puis vous marquer quelque chose de plus singulier et de presque incroyable. En 1846 ou 1847, j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poe : j'éprouvais une commotion singulière. Ses œuvres complètes n'ayant été rassemblées qu'après sa mort en une édition unique, j'eus la patience de me lier avec des Américains vivant à Paris, pour leur emprunter des collections de journaux qu'avait dirigés Edgar Poe. Et alors je trouvais, croyez-moi si voulez, des poèmes et des nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée et que Poe avait su combiner et mener à la perfection (lettre à Armand Fraisse).

Dès lors Baudelaire ne sera plus solitaire. L'ombre fraternelle de Poe marchera devant lui et ce mort tiendra plus de place dans sa vie et sera plus tendrement aimé qu'aucun vivant.

Cependant le talent de Baudelaire était déjà adulte quand il eut cette révélation, et il ne faut pas exagérer l'influence du poète américain dans la genèse des *Fleurs du Mal*.

Les relations avec son beau-père ne s'étaient pas amé-

liorées et il ne voyait sa mère qu'en cachette. La révolution de 1848 le trouva dans la rue, brandissant un fusil et criant : « Il faut aller tuer le général Aupick. » Il fonda avec deux amis un journal révolutionnaire, *le Salut public*, qui n'eut que deux numéros, puis sa fièvre socialiste tomba et il regagna sa tour d'ivoire.

De 1848 à 1857 son talent est en pleine maturité ; c'est la belle époque de sa production littéraire. Il achève les *Fleurs du Mal* qui paraissent dans de petits journaux et dans la *Revue des Deux-Mondes* qui lui ouvre ses colonnes en 1855. Il écrit des articles de critique d'art et de critique littéraire. Enfin, il se lance à corps perdu dans la traduction d'Edgar Poë. Sa réputation dépasse les cénacles.

Sa vie intime est toujours tourmentée et douloureuse. Il se dispute avec sa maîtresse, il se dispute avec ses créanciers et ne peut travailler en paix que la nuit :

Je ne suis pas sûr que la colère donne du talent ; mais, en supposant que cela soit, je devrais en avoir un énorme ; car je ne travaille jamais qu'entre une saisie et une querelle, une querelle et une saisie (lettre à sa mère) 12 avril 1855.

Son déséquilibre mental s'accroît ; il passe sans transition de l'abattement à la colère. Tantôt il prend à partie l'univers entier, tantôt il sombre dans la morne incuriosité. Il est malade : il ressent de vives douleurs d'estomac et des crises nerveuses « exactement comme les femmes ».

Tout cela entrecoupé de quelques moments de rémis-

sion et d'espérance où il ose envisager la réussite et le repos.

Il a trouvé un éditeur qui ne craint pas de publier *les Fleurs du Mal*, et le recueil voit le jour en 1855. Il remporte un succès de scandale. Les journaux officieux du régime, tout particulièrement *le Figaro*, s'élèvent violemment contre l'immoralité, voire l'obscénité, de ce livre qu'ils ne craignent pas d'appeler, suivant l'expression du propre gendre de Villemessant : un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur.

Baudelaire, son éditeur et son imprimeur, inculpés d'outrage à la morale religieuse et aux bonnes mœurs, sont traduits devant le tribunal correctionnel.

L'on s'est demandé à quel mobile le parquet du second empire a obéi en assumant ce ridicule devant la postérité et l'on a dit qu'il voulait justifier aux yeux du public, ses poursuites rigoureuses contre la presse politique, par une intransigeance générale envers la chose imprimée.

L'affaire se plaida le 20 août 1857, devant la sixième chambre. L'avocat de Baudelaire, maître Chaix d'Est-Ange, fils de l'illustre défenseur du lieutenant de la Roncière n'avait pas le talent de son père, et sa plaidoirie fut piteuse : « Je ne sais quelles bassesses sans vie et sans voix » (Barbey d'Aurevilly).

Le tribunal écarta le délit d'offense à la morale religieuse, mais conserva celui d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs, condamna Baudelaire à 300 francs d'amende et aux frais et ordonna la sup-

pression de six pièces du recueil. Le fanfaron de vice qu'était Baudelaire eut dû se réjouir de cette publicité tapageuse.

En réalité, ce fut pour lui un nouveau coup du sort et le plus injuste de tous. Ce « livre atroce où il a mis toute sa pensée, toute sa religion travestie, tout son cœur » est assimilé à un traité grivois sur l'éros aux postures innombrables, à quelque chose comme les « polissonneries de Béranger », qui le ravale au rang de commerçant de la luxure, lui, le pur artiste.

Un magistrat du second empire pouvait s'y tromper. Brunetière l'a fait qui voit dans l'œuvre de Baudelaire un régal pour collégiens hystériques.

La même année, il éprouva une déception d'un autre ordre.

Depuis cinq ans, il courtisait une femme charmante, intelligente et cultivée, Mme Sabatier. Entretenue par un financier considérable, elle s'était mise en marge de la société bourgeoise et recevait avec une séduction rare, dans son salon de la rue Frochot, tout ce qui à Paris avait un nom dans la littérature et dans l'art. On l'appelait « la Présidente ». Son corps admirable servit de modèle à la « bacchante » de Clésinger, et Ricard la peignit sous les traits de « La femme au chien ».

Baudelaire lui envoyait des lettres anonymes en déguisant son écriture. Ses lettres, d'un ton mystique et chaste, un peu déconcertant, ne demandaient rien que le droit d'adorer en silence celle qu'il appelait l'ange gardien, la muse et la madone. C'était un pur amour de tête.

Cette aimable femme, quand elle eut percé l'anonymat, l'invita à signer ses billets et commit la faute de se donner tout simplement, croyant rendre heureux son poète. Ce fut la catastrophe. La cueillaison de ce rêve qu'il ne tenait sans doute pas beaucoup à cueillir remplit Baudelaire d'amertume.

Dès les premiers entretiens amoureux il partit de chez sa maîtresse avec « un inexplicable malaise moral », et s'empressa de lui envoyer sa lettre d'adieux en tant qu'amant. Elle restera pour lui la meilleure des amies et versera des larmes sur son lit de mort.

Le général Aupick était mort en 1857 ; cette circonstance rapprocha la mère et le fils qui n'avaient jamais cessé de se chérir malgré quelques nuages et Baudelaire fit de fréquents voyages à Honfleur où Mme Aupick s'était retirée. Là aussi, il pensa trouver un jour le hâvre du bonheur.

Sa mère écrivait à Asselineau :

Je vous montrerai la place ou en étendant le bras devant le ciel et la mer, il m'a dit maintes et maintes fois : Oh ! si je n'avais pas de dettes, comme je serais heureux ici.

Mais il avait des dettes et la situation s'assombrit. *Les Fleurs du Mal* ne font pas leurs frais et l'éditeur est entraîné dans cette déconfiture. Sa santé s'altère sérieusement ; les idées de suicide reviennent et l'obsèdent.

En 1861, il conçoit le projet chimérique de se présenter à l'Académie et pose sa candidature au fauteuil de Lacordaire. Etant donné le décri où on le tenait dans

les milieux officiels, c'était une véritable gageure. Inutile de dire qu'il fut reçu fort mal par les électeurs verts. Il se désista.

Traqué par ses créanciers, malade, désespéré, sentant s'aggraver ses infirmités morales et physiques, il recule encore une fois devant le suicide et lui préfère l'exil. En 1863, il va essayer de conjurer la mauvaise fortune en allant donner des conférences en Belgique sur la littérature française. Ses conférences n'ont aucun succès et, plus misérable que jamais, il erre de ville en ville, définitivement abattu par le destin.

Des deux tendances qui se sont toujours disputées son âme, l'anéantissement et l'exaspération, celle-ci l'emporte. Du matin au soir, il ne décolère pas. Il se dispute avec les passants. Il prend en haine la Belgique entière et déverse sur elle son ironie la plus corrosive.

De féroces pamphlets consument les derniers feux de son génie. En mars 1866 il perd connaissance dans une église de Namur qu'il visitait en compagnie de Stevens. L'ictus est bref, mais le lendemain il présente des signes d'aphasie ; une hémiplégie droite s'organise. Il succombe dans le marasme, un an et quelques mois après.

Les tentures sombres de la mort et leurs larmes d'argent, les litres funèbres, tout cet apparat grandiose qu'il choisit pour décor à son œuvre, se déployèrent pour lui, le 31 août 1867.

Il repose au cimetière Montparnasse, où il dort son sommeil, sous une pierre tumulaire surmontée d'une stèle :

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

LE PSYCHISME

Les sens.

« La plus grande dose de vie appartient à celui qui sent le plus vivement », déclare Flourens ; on peut compléter cet aphorisme en disant qu'un grand artiste est l'union harmonieuse d'une grande sensibilité et d'un égal moyen d'expression. Baudelaire fut un privilégié des sens, et *Les Fleurs du Mal* sont le plus enivrant bouquet de sensations qu'on ait jamais composé. Dans son œuvre, les parfums, les couleurs et les sons se répondent ; il a découvert la loi secrète des correspondances et il serait un peu vain de préciser quelle fut chez lui la sensation dominante.

M. Paul Bourget en fait un visuel et il montre avec beaucoup d'ingéniosité que la plupart de ses poèmes, entre autres ce chef-d'œuvre, *Une Martyre*, évoquent les procédés d'un peintre d'estampes. Parmi les notations visuelles qui abondent dans son œuvre, les plus étranges semblent avoir reçu la déformation spéciale dont l'opium ou le haschisch revêtent leurs hallucinations, entre autres ce rêve parisien où « des cataractes pesantes, comme des rideaux de cristal, se suspendent éblouissantes à des murailles de métal ».

Nous n'insisterons pas sur ses réjouissances gustatives.

On sait qu'il appréciait la bonne chère et il a fait au vin large mesure dans son livre. C'est d'abord une délectation sensuelle, comme sans doute, aux temps de sa jeunesse, et c'est l'âme du vin qui chante dans les bouteilles, et puis c'est le remède au chagrin, et c'est le vin des chiffonniers, le vin de l'assassin.

C'est un auditif aussi ; les sons s'égrènent dans ses poésies, les plus musicales des poésies françaises et dans les petits poèmes en prose du spleen de Paris. Musicolâtre averti, il fut un des premiers et des plus ardents défenseurs de Wagner.

M. Pierre Flottes écrit avec justesse qu'il a beaucoup joui par le tact. Il aime ce qui est « poli comme le cuivre » (le Léthé), « doux comme du velours » (les promesses d'un visage). Il ressent la caresse des vêtements sur la peau, ce qu'il appelle « le baiser du satin et du linge » (le cadre). Tout jeune il confondait l'odeur de la fourrure et de la femme. Cette association du parfum et du toucher, du pelage et de la sexualité, est un peu morbide et ce fut l'une des grandes perversions du délicieux baron de Sacher Masoch. Dans sa dilection pour les chats entre un élément de plaisir tactile sensuel.

Enfin tous les parfums de l'Arabie, et d'ailleurs, inondent son œuvre et flottent en lourds nuages autour de ses divagations amoureuses

> Comme d'autres esprits voguent sur la musique
> Le mien, ô mon amour, nage sur ton parfum.

Il évoque même le charme des parfums abstraits : « Sa chair spirituelle a le parfum des anges » ; et jus-

ques aux cadavres, il les conçoit odorants : « un vieil amour ranci, charmant et sépulcral ». Le parfum le grise à l'égal de l'opium et ses exhalaisons sont magiques et perfides. « En rendant l'imagination de l'homme plus subtile, il épuise graduellement les forces physiques »

En somme Baudelaire fut doué d'une imagination sensorielle peu commune. Son adoration excessive des odeurs et leur détermination sexuelle apparaît pathologique. Les toxiques ont exalté cette forme de sa sensibilité.

L'instinct de conservation.

On est accoutumé de considérer la toxicomanie comme une perversion de l'instinct de conservation. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de la toxicomanie de Baudelaire : elle fut réelle, mais mesurée.

Le suicide l'a toujours hanté. Il ne le considère pas comme une lâcheté mais comme une noble action, « le seul sacrement du stoïcisme ».

Nous avons raconté sa tentative de suicide en juillet 1845. Pour quelques critiques, ce n'est qu'une plaisanterie poussée un peu loin, un procédé d'étonnement brutal, une façon d'apitoyer sa famille. Nous sommes incités à penser autrement, par le ton très sérieux, presque tragique d'une lettre qu'il écrivit à un de ses amis à la veille de cette détermination.

Je me tue parce que je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même. Je me tue parce que je me crois immortel, et que j'espère... Montrez-lui (à Jeanne Duval) mon épouvantable

exemple, et comment le désordre d'esprit et de vie mène à un désespoir sombre et à un anéantissement complet.

En 1861, il a 40 ans, et un passé sans joie. Il est malade, l'espérance est morte et l'idée de suicide devient chez lui une véritable obsession.

A toute heure de la journée cette idée me persécutait. Je voyais là la délivrance absolue, la délivrance de tout. En même temps et pendant trois mois, par une contradiction singulière mais seulement apparente, j'ai prié à toute heure (qui, quel être défini? Je n'en sais absolument rien)... Pour moi la force de vivre, pour toi de longues, longues années (lettre à sa mère, 1er avril 1861).

Pour en revenir au suicide, une idée non pas fixe, mais qui revient à des époques périodiques, il y a une chose qui doit te rassurer. Je ne puis pas me tuer sans mettre mes papiers en ordre. Pourquoi le suicide? Est-ce à cause des dettes? Oui et cependant des dettes peuvent être dominées. C'est surtout à cause d'une fatigue épouvantable qui résulte d'une situation impossible trop prolongée (*ib.* 6 mai 1861).

On voit qu'il lutte courageusement contre l'obsession et qu'il est retenu au bord du gouffre par le sentiment du devoir.

L'instinct sexuel.

En essayant de déterminer ce que fut chez Baudelaire l'instinct sexuel et sa sublimation, le sens de l'amour, nous approchons le cap dangereux de notre étude, le point névralgique de nos recherches. Il n'y a pas dans

notre littérature une œuvre poétique d'inspiration plus sexuelle que *les Fleurs du Mal*, et il est probable que celui qui parviendra à débrouiller la complexité de son appétit génital et de ses concepts amoureux, aura découvert une clef psychologique du cas Baudelaire. Mais il est très difficile d'apporter de la clarté dans ce sujet, aussi bien en ce qui concerne sa vie privée qu'en ce qui concerne l'interprétation de son œuvre. Pour notre part, nous nous contenterons de mettre en lumière quelques anomalies indiscutables.

Le Baudelaire de la légende post-romantique, légende qui s'alimente dans les peintures audacieuses des pièces condamnées et qu'il accrédita lui-même par ses vantardises éhontées, fut un grand débauché, et d'une sorte assez répugnante. Ses amis, par goût de la charge d'atelier, ses ennemis, par pudibonderie — celle du second empire — parachevèrent cette légende et elle faillit l'accompagner dans la postérité. Parallèlement se développera dans les mêmes conditions la légende du Baudelaire fou.

Le Baudelaire débauché, poursuivi par l'appel de la bête, erre de nuit en nuit, du bouge au lupanar. Sa volupté, vite rassasiée, exige des ragoûts infâmes et bizarres. Il ne s'accommode que de vulgivagues de la plus basse caste et tout son amour va vers une négresse obscène qui sait attirer sa flamme par des perversités plus qu'orientales. Il recherche les lesbiennes et les monstres, les naines et les géantes, succombe volontiers à la tentation dans un cimetière, se livre au sadisme et à la pédérastie, tout cela sous l'œil diabolique des

chats dont il aime à s'environner. On a fait justice de ces accusations forcenées, mais par contre coup on a franchi les bornes de la véracité et même de la vraisemblance.

Quand les écrivains catholiques ont voulu annexer Baudelaire, ils l'ont présenté à leurs lecteurs comme un saint. Un familier du poète, le photographe Nadar, intitula ses souvenirs : *Baudelaire intime, le poète vierge.* Rops et Jules Vallès ont fait chorus. M. Ernest Raynaud, à demi-dupe, soutient dans son livre cette façon de voir paradoxale. Voici en substance ce que dit Nadar : « Baudelaire jeune homme, au quartier latin, n'a jamais aimé fréquenter les établissements licencieux ou la turbulence de ses camarades l'entraînait. Il a toujours fait grise mine aux conversations scabreuses. »

Nadar ne lui connaît pas de maîtresse. Les deux grandes liaisons de sa vie, Jeanne Duval et Mme Sabatier furent platoniques.

Il faut convenir que, dans la mesure où l'on peut affirmer ces choses, la vie sexuelle effective de Baudelaire apparaît pauvre. Il ne fréquentait les lieux de débauche que pour nourrir son pessimisme et contempler « des têtes de mort ». En dehors de quelques passades que l'on soupçonne et de quelques erreurs nocturnes, il n'a guère connu qu'une femme, — la Vénus noire — avec qui il habita plus de dix ans.

Cet amour insolite et exclusif d'une femme de couleur, et vulgaire, a semblé aux yeux de certains la marque d'une perversion sexuelle, comme la manifestation d'une sorte de fétichisme. Il aurait fallu connaître Jeanne Duval,

d'ailleurs plus blanche que noire, pour décider si vraiment l'amour qu'elle était susceptible d'inspirer méritait l'épithète de morbide. Il est probable, que Baudelaire tout d'abord trouva piquant, revenant des Indes, d'afficher une maîtresse exotique, puis qu'il s'y attacha et par les sens et par le cœur. Leurs amours furent tourmentés, et Baudelaire, qui n'a jamais pensé un moment à se séparer de cette femme dont la mentalité se révélait ignoble à tous points de vue, assure avoir épuisé vingt ans de sa vie à lutter perpétuellement avec elle.

Jeanne est devenue un obstacle non seulement à mon bonheur, cela serait peu de chose, mais encore au perfectionnement de mon esprit... vivre avec un être qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété ... J'ai des larmes de honte et de rage dans les yeux en t'écrivant ceci et en vérité je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi ! Je pense aux cas où il m'est impossible d'obéir à la raison et à la terrible nuit où je lui ai ouvert la tête avec une console. . » (Lettre à sa mère, 27 mars 1852).

Mais elle le tient par les sens, elle est la « mère des souvenirs », la « maîtresse des maîtresses », et elle a inspiré les plus voluptueux de ses poèmes. Un commerce plus calme l'eût sans doute moins ému ; et s'il déplore la laideur de son âme, il s'enivre de son avilissement. Il compare son lit à l'enfer et jouit du plaisir de se damner.

Enfin, elle le tient aussi par le cœur : sa passion paraît moins anormale, et l'enfer de son lit moins effrayant, quand on lit ces lignes où il dit son désespoir de ne plus l'avoir auprès de lui :

Je regretterai toujours cette femme. Pour que ma douleur, que vous ne comprendrez pas bien ne vous paraisse pas trop enfantine, je vous avouerai que j'avais mis sur cette femme toutes mes espérances, comme toujours. Cette femme était ma seule distraction, mon seul plaisir, mon seul camarade... Je me surprends à penser en voyant un bel objet quelconque : pourquoi n'est-elle pas avec moi, pour admirer cela avec moi, pour acheter cela avec moi?... Je voyais devant moi une Interminable suite d'années sans amis, sans famille, sans amie... toujours des années de solitude et rien pour le cœur... Tout cela est arrivé par ma faute, j'ai usé et abusé, je me suis amusé à martyriser et j'ai été martyrisé à mon tour (Lettre à sa mère, 11 septembre 1856).

N'ayant pu capturer le bonheur dans le fond d'une alcôve et las d'endormir la douleur sur un lit hasardeux, il demandera à l'imagination ce que lui ont refusé les sens, et, selon l'expression très heureuse de M. Féli Gautier, il « fera l'amour dans sa cervelle », et se livrera aux jeux inquiétants et stériles de la délectation morose. C'est sans doute ce qu'il appelle cultiver son hystérie avec jouissance et terreur. Symboliquement il fut bien l'homme de sa légende, et, dans le pandemonium des *Fleurs du Mal*, s'agitent les mille et une figures de l'amour malade par défaut ou par excès, depuis l'amour

mystique jusqu'à l'amour cruel, sous l'invocation des deux Vénus : la Vénus blanche et la Vénus noire.

L'amour platonique et surtout l'amour mystique, à un certain degré de leur intensité, deviennent des anomalies sexuelles, caractérisant les cérébraux antérieurs ou érotomanes de la classification de Sérieux et Capgras. On est tenté d'attacher une détermination morbide aux rapports immatériels de Baudelaire et de Mme Sabatier. Dès que ces rapports cesseront d'être immatériels la passion de Baudelaire s'évanouira, de même que l'érotomane amoureux d'une actrice en vedette, qu'il poursuit de ses assiduités, sera navré si celle-ci par compassion ou par lassitude lui fait don de son corps.

Dans le domaine littéraire ce mysticisme se traduira par de très beaux poèmes dont l'ensemble constitue le cycle de la Vénus blanche.

Le cortège imaginatif des autres perversions sexuelles se joint à cette érotomanie et la modifie plus ou moins. Il y a d'abord ce qu'on a appelé le sadisme de Baudelaire.

Le sadisme de Baudelaire procède d'un point de départ intellectuel et d'une conception de l'amour normal qui peut se défendre et que l'on trouve exposée dans des traités de psychologie sexuelle comme celui d'Havelock-Ellis.

Voici la théorie de Baudelaire :

Je crois que j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus

amère Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là c'est l'opérateur ou le bourreau ; l'autre c'est le sujet, la victime. Entendez-vous ces soupirs, préludes d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles ? Qui ne les a proférés, qui ne les a irrésistiblement extorqués? Que voyez-vous de pire dans la question appliquée par de soigneux tortionnaires ? Ces yeux de somnambule révulsés, ces membres dont les muscles jaillissent et se raidissent comme sous l'action d'une pile galvanique, l'ivresse, le délire, l'opium dans leurs plus furieux résultats, n'en donneront certes pas d'aussi affreux, d'aussi curieux exemples. Et le visage humain qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne porte plus qu'une expression de férocité folle ou qui se détend dans une espèce de mort. Car certes, je croirai faire un sacrilège en appliquant le mot extase à cette sorte de décomposition... Moi je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal*. Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute *volupté* (fusées).

Quant à la torture, elle est née de la partie infâme du cœur de l'homme assoiffé de volupté. Cruauté et volupté, sensations identiques, comme l'extrême chaud et l'extrême froid (*Mon cœur mis à nu*).

Certaines pièces des *Fleurs du Mal*, *le Vampire*, *A celle qui est trop gaie*, peuvent être tenues pour de véritables équivalents cérébraux d'un acte sadique.

Mlle Bistouri, des petits poèmes en prose, raffole des

chirurgiens avec leur trousse et leur tabliers sanglants.

L'algophilie de Baudelaire est active et passive. Il souhaite d'être tour à tour et la victime et le bourreau. Au sadisme sanguinaire se rattache cette sorte de sadisme macabre plutôt que de nécrophilie qui inspira *le Vampire*, *la Charogne*, *Remords posthumes*, etc. et un certain goût du sacrilège qui fait fleurir sous sa plume des expressions liturgiques, là où elles n'ont rien à faire, et que confesse un mot des *Œuvres posthumes* : « Les jouissances de l'église, impressions libertines ressenties à Saint-Paul ».

Au masochisme moral s'apparentent l'évocation des amours crapuleuses, le goût des très basses prostituées, avec la rumination de la honte : « Quelle jouissance et quelle horreur d'être l'amant d'une espionne, d'une voleuse ! » (*Œuvres posthumes*).

Enfin, perversité dernière, il se plaît à détailler les charmes du culte de Lesbos et écarte les voiles qui recouvrent les ébats saphiques de la mâle Delphine et de la langoureuse Hippolyte.

Au-dessus de toutes ces fureurs et de toutes ces étrangetés, s'élève une théorie psychologique de l'amour baudelairien, étudiée par la plupart des exégètes du poète.

D'une part il y a l'âme, de l'autre il y a la chair.

D'une part il y a Dieu et de l'autre le Diable.

L'adoration mystique et lointaine d'une femme inaccessible, d'un pur esprit, en l'espèce Mme Sabatier, est le fait de la Divinité et libérera tous les bons instincts du poète.

L'acte sexuel et son bref vertige épileptoïde sont le fait du Diable. La femme qu'on possède est un suppôt de l'enfer. C'est une larve, une goule, un succube, son corps dans la nuit « a la phosphorescence de la pourriture ».

Personne ne méprisa davantage la femme :

Il n'y a que deux endroits où l'on paye pour avoir le droit de dépenser, les latrines publiques et les femmes (*Mon cœur mis à nu*).

La jeune fille ce qu'elle est en réalité, une petite sotte et une petite salope, la plus grande imbécilité unie à la plus grande dépravation.

La femme est abominable... (*ib.*).

Nous pourrons conclure que l'instinct sexuel de Baudelaire fut affaibli de bonne heure.

Erotomane et perverti symbolique, il y a, bientôt, chez lui, incompatibilité entre l'amour et l'acte, « bonheur vomitif ».

C'est un misogyne. Sa conception de la femme est celle d'un inquisiteur du moyen-âge.

Il met « vingt siècles de satanisme dans un baiser » (Anatole France).

Les sentiments.

Baudelaire fut un grand orgueilleux ; enfant il refuse par bravade de se plier à la discipline du collège, à l'autorité de son beau-père. Jeune homme, il choisit l'atti-

tude sociale la plus insultante qui ait jamais été inventé par des snobs et des oisifs : le dandysme.

Le dandy, uniquement préoccupé de sa parure et de sa tenue, est un anarchiste blanc. Il a horreur de se rendre utile et affecte une indifférence totale pour tout ce qui passionne ses semblables. Ses véritables pensers demeurent impénétrables sous le cynisme et l'ironie de ses jugements qui bafouent également la bourgoisie, les corps constitués et le peuple.

On a prétendu que Baudelaire revêtit ce masque par pudeur d'âme, que son dandysme n'était qu'une méthode de maîtrise de soi même, la quintessence d'une véritable philosophie spiritualiste, sœur de la doctrine stoïcienne.

Selon la belle expression du poète des *Suppliantes*, il voulut « séparer à jamais le respect de soi-même de ce mensonge obscur qu'est le respect humain », et, par des voies étroites, fréquentées par lui seul, il s'efforça orgueilleusement solitaire « d'être un saint pour soi-même. »

Il a une haute idée de sa valeur littéraire ; il sait que « la postérité le concerne » et porte des jugements sévères sur les auteurs, ses contemporains ; une dizaine en tout trouve grâce devant lui. « Pourquoi faites-vous des vers ? » lui demande un fâcheux. « Pour pouvoir en lire », répond-il

C'est un grand dédaigneux ; sa misogynie et sa misanthropie sont à base de mépris ; et aussi sans doute, le soin qu'il prend de se faire passer pour un monstre

de débauche, et les mystifications laborieuses qui créent dans son entourage un étonnement désagréable.

En dépit d'une attitude impassible et méphistophélique, il avait bon cœur, et se laissait facilement attendrir. Il avait su s'attacher ses amis qui lui furent dévoués jusqu'à la mort, et le pleurèrent avec sincérité. Nombre d'anecdotes font honneur à sa générosité. Il défend de toute son âme de grands artistes injustement attaqués ; en Belgique il abandonne ses travaux en cours pour répondre à une diatribe de Jules Janin contre Byron et Heine, au risque de se brouiller avec le « prince des critiques » dont l'appui lui était utile. Il oublie sa pauvreté en faveur d'amis plus pauvres, qu'il présente à des éditeurs et dont il place la copie

Il prendra à sa charge les frais de clinique de sa vieille maîtresse et ne faillira pas un jour à ce devoir malgré la sombre misère de ses dernières années.

On sait à la suite de quels malentendus il quitta sa famille et que ce malentendu pesa lourdement sur son existence.

Son amour filial subit des vicissitudes et passa par de douloureux épisodes. Il ne fut vraiment bon fils qu'à partir de 1859, lorsque tous ses rêves se sont écroulés, que la Muse et la Madone elles-mêmes ont fait faillite

La maladie le mine, et la mort est prochaine.

Les souvenirs d'enfance reviennent l'assaillir en troupe et, dans le désarroi final, il lutte contre la misère et la folie pour assurer le repos de sa mère malade et appauvrie, ultime devoir et dernière consolation.

Baudelaire aux mille avatars, véritable homo mul-

tiplex, donne à chaque instant des preuves de sa versatilité. Des influences contradictoires se mêlent et s'opposent dans le champ clos de sa conscience ; avec lui il n'y a pas de thèse sans antithèse, pas d'hydromel sans fiel, pas de vérité sans mensonge.

Ainsi ce dandy, cet aristocrate et cet individualiste, qui écrit en 1846 :

Avez vous éprouvé, vous tous que la curiosité du flâneur a souvent fourrés dans quelque émeute, la même joie que moi à voir un gardien du sommeil public, sergent de ville ou municipal crosser un républicain ? et comme moi vous avez dit dans votre cœur : crosse, crosse un peu plus fort... l'homme que tu crosses est un ennemi des arts et des parfums, un fanatique des ustensiles ; c'est un ennemi de Watteau, un ennemi de Raphaël.

En 1848, fait le coup de feu sur les barricades et soutient de toute son ardeur la jeune république.

Etait-il mu par la haine du général Aupick, symbole bien nourri de la monarchie de juillet ? par son intimité avec Proudhon, qu'il fréquentait au quartier Latin, ou voulait-il une fois de plus étonner le monde en s'étonnant lui-même ? Il se pose la question avec sa franchise habituelle : « De quelle nature était cette ivresse ? goût de la vengeance, plaisir naturel de la démolition, ivresse littéraire, souvenir de lectures ? » (*Mon cœur mis à nu*). Après le coup d'Etat, il redevient réactionnaire et s'éloigne de la politique active.

La catholicité de Baudelaire a fait couler beaucoup d'encre, et la question est loin d'être tranchée.

Faut-il, avec Nicolas Fumay, le considérer comme un des remparts de l'Eglise ? Faut-il avec, Paul Bourget, le tenir simplement pour un athée épris, en tant qu'artiste, de la majesté de la pompe romaine ?

Elevé par une mère pieuse dans l'observance stricte du culte catholique, il cessa de pratiquer à l'âge d'homme et ses œuvres sont émaillées de blasphèmes : « Dieu est un scandale, un scandale qui rapporte » (*Mon cœur mis à nu*) Son exagération naturelle diminue leur portée et, en général, il respecta la religion et témoigna sa sympathie au clergé.

En Belgique, aux approches de la mort, il recouvra la foi de ses jeunes ans et chercha un réconfort dans la prière : les dernières pages de *Mon cœur mis à nu* sont d'une lecture édifiante. Il invoque le Seigneur désespérément et choisit comme intercesseurs auprès de lui, les trois morts qu'il aima, et cette piété émouvante réunit dans le même espoir : son père, Mariette, la servante au grand cœur qui l'éleva, et Poe son frère malheureux d'au delà les mers.

En outre le réalisme des *Fleurs du Mal* choque moins un catholique qu'une œuvre moins licencieuse mais plus légère. Ses poèmes sont loin d'inciter à la débauche. Le vice chez Baudelaire n'est jamais aimable et tout plaisir trouve son châtiment. Nous avons vu que sa conception de l'amour n'est pas éloignée de celle de théologiens comme saint Augustin. Il est hanté par l'idée de la damnation et par la notion du péché originel. C'est un « mauvais moine ».

Le Caractère.

Les dominantes du caractère de Baudelaire sont un gros affaiblissement de la volonté, un fond général de dépression et de tristesse, le spleen, coupé de crises d'exaltation, une susceptibilité ombrageuse, des obsessions, des impulsions, des phobies.

Il se définit un paresseux nerveux.

De 1847 à 1863, il assiste impuissant, à la déchéance de sa volonté; dans toutes ses lettres il le déplore, fait des efforts de géant pour terrasser cette aboulie, établit de vains projets de réforme, les entreprend puis les abandonne.

Cependant son travail intellectuel demeure fructueux et soutenu. La curiosité artistique et le goût de la poésie l'emportent sur l'aboulie. Ce qu'il ne peut vaincre ce sont ses mauvaises habitudes, ses vices, et le désordre de sa vie. Au demeurant, il est pavé de bonnes intentions, mais :

Quand j'ai le malheur de négliger un devoir, le lendemain le devoir est plus difficile à remplir. Il devient ensuite de jour en jour de plus en plus difficile jusqu'à ce qu'enfin le devoir m'apparaisse comme une chose impossible à exécuter » (25 décembre 1861).

Tout enfant, il était déjà déprimé et triste, sans raison. Les malheurs qui le frappèrent nourrirent sa tristesse; les excès qu'il commit l'accentuèrent et, entraîné dans un cercle vicieux, il multiplia pour s'évader les

paradis artificiels, depuis le cognac jusqu'à la délectation solitaire.

Baudelaire fut l'homme qui a quelque chose à tuer : tantôt c'est le spleen si bien décrit dans les *Fleurs du Mal*, l'ennui essentiel, la lassitude de tout ; tantôt ce sont de mauvais souvenirs ; tantôt des idées fixes : la hantise du suicide, la peur de la folie.

Quand ces nuées s'évaporent, l'agitation succède à l'abattement, le cycle s'ouvre et se ferme ; il est excessif en tout, dans la haine et dans l'amitié.

Il s'emballe devant un beau livre, une statue, une peinture, il se répand en imprécations sur la bêtise humaine. Dans ses moments d'expansion, il est joyeux et s'amuse tout comme un autre ; il oublie de disséquer son plaisir et de chercher le ver dans la rose.

Plus tard sa gaieté, moins franche, est plus spasmodique et il arrive que sa joie fait peur.

Il a facilement des accès de colère où il perd quelquefois le contrôle de lui-même. Il a failli tuer un soir sa maîtresse.

L'intelligence.

L'intelligence d'un poète n'est pas une grandeur mesurable. Une réalisation artistique parfaite implique une grande valeur intellectuelle. On a bien écrit que Victor Hugo était bête ; mais ce qualificatif visait le philosophe et non pas le poète.

Baudelaire ne fut pas un philosophe mais un évocateur et un analyste ; il se décrit dans toute son œuvre.

Par ailleurs il fut un grand critique d'art et un critique littéraire avisé : ses traductions d'Edgar Poe sont admirables.

Il était doué d'un sens vital peu commun et il a analysé ses troubles physiques, ses troubles mentaux et ses hallucinations d'opiophage avec la rigueur d'un médecin spécialiste.

Si ses jugements paraissent outranciers, la logique du raisonnement qui les amène est inattaquable.

Sa faculté créatrice marque un fléchissement en 1860 : ce qu'il a publié après cette date n'ajoute rien à sa gloire. En 1865 elle est très amoindrie.

LA MALADIE

Il est peut-être arbitraire, et pas très clinique, d'étudier séparément la maladie et la névrose de Baudelaire. Il est possible que ce que nous avons qualifié du terme vague de névrose soit une véritable psychopathie organique d'étiologie syphilitique. Il est possible que la plupart des troubles, tant subjectifs qu'objectifs, qu'il présenta au cours de son existence ne soient autre chose que des manifestations névropathiques. Plus vraisemblablement les deux ordres d'affections s'interpénétrèrent et il est malaisé dans une observation posthume de localiser avec précision ce qui revient à chacune d'elles.

Mais, puisque en toutes choses, il faut une classification, et que ce travail n'a pas d'autre raison d'être, nous nous résoudrons à cette discrimination et nous essayerons de décrire et de diagnostiquer très hypothétiquement ce qui d'après nous constitue les états pathologiques physiques et mentaux de Baudelaire.

Baudelaire contracta la syphilis vers la vingtième année ; sa correspondance ne laisse subsister aucun doute à cet égard :

Tu sais, qu'étant très jeune, j'ai eu une mauvaise maladie que plus tard j'ai cru totalement guérie. A Dijon, après 1846,

elle a fait une nouvelle explosion. Elle a été de nouveau palliée; maintenant elle revient et elle prend une nouvelle forme, des taches sur la peau et une lassitude extraordinaire dans les articulations. Tu peux me croire, je m'y *connais*. Peut-être dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal. Mais il me faut un régime sévère et ce n'est pas dans la vie que je mène que je pourrais m'y livrer... je t'en supplies, viens, viens, je suis à bout de force nerveuse, à bout de courage, à bout d'espérance (lettres à sa mère, 1860).

La rapidité avec laquelle tu prends mon parti me fait voir que je t'ai *fait mal*. Tu te figures peut-être que je vais avoir les os cariés en huit jours. Il y a des gens qui vivent soixante ans avec le sang affecté. Moi, cela me fait peur, ne fut-ce qu'à cause de la mélancolie que cela engendre...Trois mois d'iodure de potassium, de bains de barèges et de bains de vapeur purifient un homme (*ib.*, 8 mai 1860).

On trouve une confirmation indirecte dans une lettre à son éditeur, Poulet-Malassis.

La vérole ! vous ne sauriez croire jusqu'à quel point vous vous faites illusion. C'est presque de la fatuité. La vérole est faite pour tout le monde et vous n'en êtes pas indépendant... La blessure intérieure n'était pas, dites-vous. La preuve ? quant à l'ulcération extérieure, je l'ai vue et vous savez ce que je vous ai dit tout de suite. D'une manière générale rappelez-vous que tout traitement antisyphilitique est excellent et rajeunissant et qu'il n'y a pas de traitement antisyphilitique sans mercure (16 février 1860).

On ne peut être plus explicite. Nous avons tenu à

préciser en détail ces points sur lesquels tous les biographes de Baudelaire ne sont pas d'accord.

Aux environs de 1850, il perdit en abondance ses cheveux qu'il portait longs et, pour enrayer les progrès de cette alopécie, il dut se faire raser la tête. Afin de dissimuler ce qu'il considérait comme une humiliation, il arbora pendant quelque temps une perruque verte. C'est ainsi, tout au moins, que Champfleury explique et justifie une de ses excentricités les plus remarquées et dont tous les partisans de sa folie précoce se sont emparés.

Les malaises physiques ont un écho prolongé dans sa correspondance, à partir de 1860, c'est-à dire à 38 ans, point critique de sa vie qui marque le début de la déchéance. Déjà, en 1850 il accuse des maux d'estomac qu'il attribue au laudanum, puis plus tard à l'alcool. En 1858, ce sont des coliques, des étouffements qu'il traite par des capsules d'éther. En 1860, il a « quelque chose comme une congestion cérébrale ». Peu après, il est au lit avec « une névralgie qui voyage selon les changements de vent et dont les lancinations sont si vives que je ne peux pas dormir ».

Pendant son séjour en Belgique, ces incommodités augmentent et prennent une allure subintrante. Elles consistent en « angoisse d'estomac », en vertiges, en vomissements, en diarrhées et en céphalées atroces. Son aptitude au travail décroit, un certain état soporeux le fait douter de ses facultés ; lui, qui il y a quelques années travaillait douze heures de suite avec plaisir, au bout de trois à quatre heures est épuisé.

Le 6 février 1866, il envoie à sa mère une note sur l'histoire de sa maladie en la priant de la communiquer à un médecin de ses amis :

En février 65, névralgie (?) ou rhumatisme lancinant à la tête (?), aucun remède. Diète. Il y avait des intermittences et des reprises, 10 jours. En décembre 65, nouvelle névralgie ou rhumatisme à la tête (?) avec intermittences et reprises. Ç'a été très long, 15 jours peut-être (pilules composées de quinine, de digitale, de belladone et d'opium).

Y a-t-il corrélation avec ceci ?

En janvier, et encore maintenant, à jeun, sans cause apparente, soudainement un peu de vague, de distraction et de stupeur, et puis douleur atroce à la tête, vertige. Même assis il faut que je tombe. Ensuite sueurs froides, vomissements de bile ou d'écume blanche. Stupeur assez longue [Traitement : valériane, éther, eau de Pulna (purgatif)].

Du mieux pendant quelques jours.

Crises nouvelles.

(Pilules dans la composition desquelles il entre, je me souviens, de la valériane, un oxyde de zinc quelconque, de l'assa fœtida, etc). Toujours de la distraction et de la stupeur, lourdeur dans la tête, grande gaucherie, grande maladresse, grande faiblesse. Le médecin a lâché le mot hystérie. Cela veut dire, je jette ma langue au chien.

Le 23 février, il se sent mieux, mais les céphalées sont continuelles.

Aux environs du 15 mars, il perd connaissance quelques secondes et tombe dans l'église de Namur. Ses amis le relèvent, il prétend que son pied a glissé. Le

lendemain il a du mal à s'exprimer, il dit le contraire de ce qu'il veut dire. Il ressent de la faiblesse dans les membres du côté droit et doit s'aliter. Il peut encore griffonner quelques mots à sa mère, d'une écriture pâteuse, à peu près illisible. « Il faut que tu saches qu'écrire mon nom de famille est un grand travail de cerveau pour moi. » Enfin l'hémiphégie droite s'organise et il ne peut plus parler. Le médecin diagnostique un ramollissement cérébral. Il présentait de l'aphasie motrice ou aphémie, avec de l'agraphie et de la cécité verbale. Il était en état de suivre une conversation, mais, faisant des efforts impuissants pour s'exprimer, il ne pouvait articuler que deux mots, toujours les mêmes « cré nom ! cré nom ! ». Son irritabilité s'était accrue. Lasségue, consulté par lettre, déconseilla à sa mère de le garder auprès d'elle. On le mit en traitement dans la maison de santé du Dr Duval, rue du Dôme aux Champs Elysées. Là, l'hydrothérapie, l'électricité et surtout la méthode de rééducation améliorent quelque peu ses relations avec le monde extérieur. Il parvient à noter sommairement ses désirs sur une ardoise et à déchiffrer les lettres maternelles.

Un aphasique est toujours très diminué intellectuellement, mais, quoi qu'on ait dit ou écrit sur les derniers moments de Baudelaire, il semble bien qu'il ait gardé jusqu'à la dernière heure la plus grande partie de sa lucidité. Poulet-Malassis cite à son propos une clinique de Trousseau :

Rappelez-vous en voyant un aphasique qui vous paraît en

possession de son intelligence, quoiqu'il ait perdu la faculté de s'exprimer, combien de fois vous avez dit, à propos de certains animaux, qu'il ne leur manquait que la parole.

Et Nadar décrit en ces termes sa dernière entrevue avec Baudelaire :

Nous disputions de l'immortalité de l'âme ; je dis nous parce que je lisais dans ses yeux aussi nettement que s'il eut pu parler : « Voyons comment peux tu croire en Dieu ? » répétais-je. Baudelaire s'écarta de la barre d'appui ou nous étions accoudés et me montra le ciel. Devant nous, au dessus de nous, c'était embrassant toute la nue, cernant d'or et de feu la silhouette puissante de l'arc de triomphe, la pompe splendide du soleil couchant.

Cré nom ! Oh cré nom ! protestait-il encore, me reprochait-il indigné, à grands coups de poings vers le ciel.

Les derniers mois il se cachectise lentement et reste prostré dans son lit, indifférent à ce qui l'entoure ; il meurt couvert d'escharres.

En résumé, dans une première période de quinze ans, de 1850 à 1864, Baudelaire présente essentiellement des troubles viscéraux, gastralgies et entéralgies avec vomissements et diarrhées, et des douleurs névralgiques à localisations changeantes. Dans une deuxième période d'un an qu'on peut considérer comme prodromique de l'hémiplégie, il accuse une céphalalgie violente, un état soporeux et des crises vertigineuses avec chute, nausées et vomissements. Survient l'ictus. L'hémiplégie et l'aphasie s'installent progressivement en

8 jours. La quatrième période est le stade de l'hémiplégie confirmée et léthale.

L'alcool, les stupéfiants, la syphilis, voire le tabès, ont pu provoquer indifféremment les troubles de la première période. Un facteur psycho-névrosique non négligeable a pu s'associer et se superposer à l'une quelconque de ces diverses étiologies.

L'on peut tenir le même raisonnement pour le syndrome vertigineux de la deuxième période, mais comme il s'accompagne de troubles de la circulation encéphalique, avant-coureurs d'une hémiplégie chez un homme jeune, de douleurs crâniennes, il est permis cette fois de poser le diagnostic de syphilis cérébrale.

Les vertiges, la céphalée, la lenteur d'invasion de l'hémiplégie forment un ensemble symptomatique qui évoque au premier abord le ramollissement par thrombose. Une tumeur gommeuse de la région corticale admet les mêmes signes. La marche capricieuse de la maladie est en faveur de l'artérite avec spasme. De plus la gomme intra-cérébrale est une manifestation rarissime de la syphilis du cerveau alors que la thrombose artérielle est de règle.

Le diagnostic, établi à Bruxelles, en 1866, par les médecins belges garde donc sa valeur.

Aucun signe ne permet d'affirmer ou de nier la coexistence d'un tabès.

Nous verrons dans le chapitre suivant ce qu'il faut penser de la thèse de la paralysie générale, défendue par Lombroso et par Grasset.

LA NÉVROSE

« Je suis un accord faux dans l'harmonie divine » s'écrie un peu vaniteusement Baudelaire.

Depuis son enfance, il sait qu'il n'est pas semblable aux autres hommes et il en éprouve à la fois de la volupté et de l'horreur. Tantôt il aspire à guérir, et par une hygiène mentale sévère, à ramener sa conscience en des pays policés et cléments ; tantôt il cultive son hystérie et pousse plus avant vers les territoires périlleux qui bordent les frontières de la folie, « the borderlands of insanity ».

Nous avons pris soin, au cours de cette étude, de mettre en relief certaines étrangetés mentales de Baudelaire et nous avons constaté qu'elles se trouvaient surtout dans le domaine affectif.

Il y a lieu d'en faire un état récapitulatif et, après avoir dégagé les éléments primordiaux, d'en tenter la synthèse.

Il y a toutes les nuances entre la bonne santé morale et la folie confirmée. Quand on s'occupe de psychiâtrie on subit facilement le préjugé du pathologique et, cherchant la tare, on la découvre plus souvent qu'il ne conviendrait.

Parmi les faits que nous envisagerons les uns sont suspects, les autres s'avèrent morbides.

Baudelaire a toujours manifesté le goût du bizarre, du rare, de l'étrange, de l'anormal. Il évolue dans l'irréel comme un poisson dans l'eau. Ses auteurs favoris sont des psychopathes délirants qui décrivent dans leurs livres leurs hallucinations et chantent leurs obsessions : Byron le salamandrin, Hoffmann, Thomas de Quincey, dont Carlyle a pu écrire « Eccovi, ce poupon a habité l'enfer » ; et surtout Edgar Poe qui, dans les tavernes de Boston, a composé vingt ans avant Baudelaire des poèmes que celui-ci avait vécu en rêve, Edgar Poe, dipsomane, érotomane, amoureux des poitrinaires, des mourantes et des épileptiques. Au quartier Latin, il fréquente trois littérateurs fous, aujourd'hui bien oubliés : Lassailly, Ourliac et Barbara. Il affirme éprouver une jouissance sensuelle dans la société des extravagants.

Lui-même détient le record de l'excentricité. Il arbore des perruques vertes et des boas de plumes cramoisies. On sait bien qu'il aime à étonner et qu'il a érigé en système l'esprit de mystification. Il ressent un grand plaisir à passer pour ce qu'il n'est pas ; il persuade aux Belges qu'il est pédéraste et qu'il a tué son père, le prêtre.

Il mystifie jusqu'aux animaux : Un jour de pluie, Judith Gautier voit de sa fenêtre un promeneur qui s'évertue à marcher sur la queue d'un misérable chien. C'était Baudelaire.

De pareilles facéties chez un homme qui était loin

d'être un espiègle et un plaisantin peuvent, à tout le moins, se dire inquiétantes.

Elles laissaient une impression de gêne, de même que ses récits macabres, à un auditoire accoutumé cependant de longue date à ses manies.

Ses amis assurent que, quand il était seul, il se mystifiait lui-même et une boutade de Champfleury dépeint bien leur sentiment à cet égard : « Quand Baudelaire rentre dans sa chambre, il se couche sous son lit pour étonner son matelas. »

Dans ce goût de l'extravagant intervient un élément pervers : la jouissance de créer un étonnement pénible, qu'on peut rapprocher de ses aberrations sexuelles et peut être de son ivresse révolutionnaire de 1848.

Le Pr Grasset a été frappé par un petit poème en prose du spleen de Paris, le mauvais vitrier, qu'il tient pour l'équivalent d'une obsession impulsion perverse.

Le morceau tout entier serait à citer.

Baudelaire, du haut de sa mansarde, voit dans la rue un vitrier ; il est pris brusquement de haine pour ce prolétaire et lui fait signe de monter. Il songe avec plaisir à la peine qu'il doit éprouver à gravir avec sa fragile marchandise les six étages d'un escalier étroit. Le vitrier arrive. Baudelaire le prend à parti parce qu'il n'a pas de vitres de couleur qui fassent voir la vie en beau et il le jette brutalement dehors.

Je m'approchais du balcon et je me saisis d'un petit pot de fleurs, et quand l'homme reparut au débouché de la porte, je laissai tomber perpendiculairement mon engin de guerre

sur le rebord postérieur de ses crochets ; et le choc le renversant, il acheva de briser sous son dos toute sa pauvre fortune ambulatoire qui rendit le son éclatant d'un palais de cristal crevé par la foudre. Et, ivre de ma folie, je lui criai furieusement : La vie en beau ! La vie en beau !

Ces plaisanteries nerveuses ne sont pas sans péril et l'on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'infini de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance.

Un peu avant, il dit :

L'esprit de mystification... participe beaucoup de cette humeur, hystérique selon les médecins, satanique selon ceux qui pensent un peu mieux que les médecins, qui nous pousse sans résistance vers une foule d'actions dangereuses et inconvenantes.

Ainsi, on peut imaginer, *mutantis mutandis*, qu'il marcha sur la queue du chien, poussé par la même impulsion qu'un fou qui tue un passant dans la rue.

Pour lui, ces impulsions sont le fruit de l'ennui et de la rêverie ; et c'est une tentative en quelque sorte automatique de rompre le spleen. Le spleen, nous le savons, il l'a connu dès le lycée, dans les soirs mornes de solitude quand le gaz grésille dans les couloirs. Déjà, au-dessus de ce spleen flotte une angoisse diffuse, une crainte indéfinissable de la vie.

En 1857, l'angoisse s'installe à son chevet et ne le quittera plus. A un immense découragement, à une sensation d'isolement insupportable se joint la peur per-

pétuelle d'un malheur vague qui ne le laisse pas en repos pendant le sommeil, peuplé de rêves effrayants. Ce malheur vague se précise : il a peur de mourir ; il a peur de vivre trop longtemps ; il a peur de voir mourir sa mère. Et, peur plus atroce s'il en fut, il entend fraper la folie à sa porte :

Je me suis senti attaqué d'une espèce de maladie à la gérard (de Nerval), à savoir la peur de ne plus pouvoir penser, ni écrire une ligne (1860, lettre à Poulet-Malassis) —Aujourd'hui, 23 janvier 1862, j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécilité (*Mon cœur mis à nu*).

En novembre 1866, de passage à Paris, il demande l'hospitalité à Catulle Mendès. La peur de la folie unie à la hantise du suicide, déclanche dans la nuit une crise délirante, où s'identifiant à Gérard de Nerval, mort fou et suicidé, il se met à crier :

Ce n'est pas vrai, il ne s'est pas tué, il ne s'est pas tué, on s'est trompé, on a menti ! Non ! non ! il n'était pas fou, il n'était pas malade, il ne s'est pas tué ! Oh ! n'est-ce pas ! Vous direz, vous direz à tout le monde qu'il n'était pas fou et qu'il ne s'est pas tué, promettez-moi de dire qu'il ne s'est pas tué !...

Il n'est pas indifférent de rattacher à cet état anxieux qui alla crescendo, ce qu'il appelle la grande maladie de l'horreur du domicile qu'il partagea avec Watteau, tuberculeux névrosé. En quinze ans il a changé plus de vingt fois, et de maison, et de quartier. Les crises

vertigineuses attribuées par nous à la syphilis cérébrale procèdent peut-être pour une part de cette anxiété émotive.

L'orgueil satanique de Baudelaire émane d'un nouveau syndrome de déséquilibre nerveux. Les phénomènes précédents sont révélateurs d'une diminution du tonus mental ; ceux-ci d'une exaltation de ce tonus. Nous voulons parler de ses haines, de ses colères, de son absolutisme. C'est le baudelaire pamphlétaire, le vengeur de soi-même, qui brandit un fouet et un fer rouge , celui qui jette l'anathème et qui stigmatise ; le Baudelaire du livre « Pauvre Belgique » qui écrit le 23 décembre 1865 :

Si jamais je peux rattraper la verdeur et l'énergie dont j'ai joui quelquefois,je soulagerais ma colère par des livres épouvantables, je voudrais me mettre la race humaine toute entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolerait de tout.

Baudelaire ne fut pas un aliéné au sens étroit du mot.

Son intelligence, même affaiblie demeure supérieure à celle du Français moyen ; jusqu'à la mort il conserva son autocritique. On ne constate pas chez lui de manifestations délirantes, à part l'épisode nocturne relaté par Mendes, et qui tient du cauchemar ; pas d'états confusionnels, pas de troubles accentués du mécanisme de la pensée.

Nous dirons qu'il cotoya la folie.

Lombroso, qui le rangea dans sa galerie des mons-

tres, accueille sur lui toutes les fables débitées par Maxime du Camp et consorts. « Fou mégalomane mort de la paralysie générale progressive des aliénés », dit-il. Or, il ignore tout de l'histoire de l'ictus hémiplégique et confond aphasie avec gâtisme. Grasset, dans la clinique de Montpellier, supériorité intellectuelle et névrose, dont nous avons fait état plus haut, ne réforme pas le diagnostic de Lombroso.

La thèse de la paralysie générale a encore été soutenue par un graphologue, M. Edouard de Rougemont, qui, dans la correspondance belge de Baudelaire, signale des mots omis, des fautes d'orthographes, des substitutions par analogie graphique, des confusions par analogie audito-motrice, traduisant une baisse de la mémoire et un déficit de l'attention et constituant la régression graphique de Rogues de Fursac. Néanmoins les lettres sont tracées sans tremblement. Les artériopathies cérébrales subaigues qui ont précédé la thrombose expliquent à elles seules ces phénomènes qui n'ont rien de pathognomonique. Tous les autres signes somatiques sont absents. Son état mental affectif ne se modifia pas, mais les tendances morbides s'accentuèrent, et, on n'a que l'embarras du choix dans les causes extrinsèques de cette progression qui date de quinze ans.

Il y a peu d'arguments en faveur d'une épilepsie, même atypique, avec la conception moderne de cette maladie.

Baudelaire, aux ascendances tarées, est le type du dégénéré supérieur, de l'héréditaire de Magnan. Il présenta la triade symptomatique : déformation de l'ins-

tinct sexuel, tendance au suicide, impulsions morbides.

Suivant l'élégante fiction, chère à M. Léon Daudet, les fantômes disparates de ses ancêtres l'assaillent avec furie ; le bourgeois voltairien, les vignerons champenois, l'homme d'épée, les fous et les maniaques mènent tour à tour le branle sous son crâne et se disputent son « Moi ».

De nos jours on considère tous les névropathes, plus ou moins, comme des héréditaires et la classification de Magnan a perdu de son autorité.

Il faut chercher plus loin.

Alors que les psychoses ont coutume de se systématiser et réalisent chez un sujet donné un syndrome bien défini, les névroses, leur terme inférieur, tendent à s'associer et s'intriquent les unes les autres.

A plus forte raison, elles se mélangeront chez Baudelaire où l'alliance d'étiologies multiples est manifeste. Les tendances constitutionnelles qu'il apporta en naissant, étaient, déjà, de par son hérédité, de véritables constitutions psychopatiques, engendrant un complexe morbide qui simule tour à tour par certains de ses traits la psychasténie de Janet, la consiitution mythomaniaque de Dupré, les états paranoiaques, les états cyclothymiques et même la moral insanity des auteurs anglais, dans sa forme atténuée.

Il semble que les états psychasténiques et paranoiaques aient prévalu (1).

1. A la séance de la *société de psychiatrie* du 18 novembre 1926, M. Achille Delmas a insisté sur l'association fréquente de la paranoïa et de l'hyperémotivité.

Il faut faire la part du traumatisme affectif que fut pour lui le second mariage de sa mère.

Trois fleurs empoisonnées ont poussé sur ce terrain morbide.

La syphilis a, évidemment, joué un rôle considérable, délicat à évaluer.

Le chagrin et la honte de cette syphilis renchérirent sur le spleen.

De même l'opium et le haschisch.

L'alcool a fait lever les ferments de frénésie.

CONCLUSIONS

1° Charles Baudelaire fut un malade de corps et d'esprit. L'histoire de sa vie et son œuvre, fidèle miroir de l'âme, nous livrent le secret d'anomalies mentales caractérisées.

2° Prototype du dégénéré supérieur et de l'instable, il est affligé en naissant de lourdes tares héréditaires. Il contracta la syphilis à vingt ans et mourut à quarante-six ans d'une localisation cérébrale de cette syphilis.

3° Sur un terrain particulièrement fragile et prédisposé se développa un état névropathique complexe, agencé par les conditions d'une vie matérielle difficile et désordonnée, des abus de toute espèce, l'opium, le haschisch, l'alcool et les ravages de la syphilis dont l'angoisse le rongea.

4° Presque tous les sentiments affectifs, chez lui, sont lésés. La sensibilité est exagérée, l'instinct de conservation et l'instinct sexuel sont affaiblis et pervertis.

5° Deux états morbides dominants se disputent la possession de son fond mental : un syndrome de dépression avec aboulie, émotivité anxieuse, impulsions perverses, obsessions ; un syndrome d'excitation

avec exaltation, colère, égocentrisme. Le premier est plus intense que le second.

6° Les opérations intellectuelles proprement dites sont troublées sur le tard. Leur altération traduit une déficience des artères cérébrales.

7° Son œuvre a bénéficié de ses anomalies mentales et de ses perversions. Il s'est produit un véritable transfert symbolique entre lui et elle qui l'a peut-être préservé d'une folie plus grande.

BIBLIOGRAPHIE

Index scientifique.

Antheaume et Dromard. — Poésie et folie. Doin, 1908.

Apert. — L'hérédité morbide. Flammarion.

Ballet. — Traité de pathologie mentale. Doin, 1903.

Balthazard. — Médecine légale. Baillière, 1922.

Barbier. — Etude médico-psychologique sur Gérard de Nerval. Thèse Lyon, 1907.

Barois. — Epileptiques de génie dans l'histoire et la littérature. Thèse Paris, 1922.

Boutin. — Etude médico-psychologique sur William Cowper Thèse Lyon, 1913.

Carrière (*Bertrand*). — Dégénérescence et dipsomanie d'Edgar Poe. Thèse Toulouse, 1907.

Chabaneix. — Le subsconcient dans les œuvres de l'esprit et chez les auteurs. Thèse Bordeaux, 1897.

Charcot et Reclus. — Les démoniaques dans l'art.

Claude. — Conférences de psychiâtrie. Paris, 1926.

Clérambault. — Les Erotomanes.

Cordier Delaporterie. — Etude médico-psychologique sur Verlaine. Alcoolisme et génie. Thèse Lyon, 1921.

Dallemagne. — Pathologie de la volonté.

— Dégénérés et déséquilibrés. 1895.

Delmas (*Achille*) *et Boll* (*Marcel*). — La personnalité humaine. Flammarion, 1922.

Demohar. — Etude médico-psychologique sur Hoffmann Thèse Lyon, 1908.

Dromard. — Le rêve et l'action. Flammarion.

Dubois. — Les psychonévroses. Flammarion, 1904.

Dumas (Georges). — Les états intellectuels dans la mélancolie. Alcan 1895.

Dupré et Logre. — La tristesse et la joie. Alcan, 1900.

Duprat. — L'instabilité mentale. Alcan, 1899.

Dupouy. — Les opiomanes. Alcan, 1922.

Féré. — La famille névropathique. Alcan, 1894.

Fleury (Maurice de). — A la recherche des facultés de l'âme Revue de France, 1er janvier 1926.

Freud (Sigmund). — Introduction à la psychanalyse. Trad. Jankélévitch, Payot, 1922.

— Psychopathologie de la vie quotidienne. Trad. Jankélévitch. Payot, 1922.

— Trois essais sur la théorie de la sexualité. Trad. B. Reverchon, Nouvelle Revue française, 1923.

Genil-Perrin. — Les paranoïaques. Maloine, 1926.

Gley. — Etudes de psychologie physiologique et pathologique.

Grasset. — La supériorité intellectuelle et la névrose. Clinique médicale, 4e série. Montpellier, 1903.

Guerrier. — Etude médico-psychologique sur Thomas de Quincey. Thèse Lyon, 1907.

Guillois. — Etude médico-psychologique sur Olympe de Gouges. Thèse Lyon, 1904.

Havelock-Ellis. — Etudes de psychologie sexuelle. Mercure de France, 1921.

Hesnard. — Les psychoses et les frontières de la folie. Flammarion, 1922.

Hyvert. — Psychopathies, tendances constitutionnelles. Thèse Paris, 1924.

Janet. — Les névroses. Flammarion, 1924.

Kraft-Ebing. — Traité pratique de psychiâtrie. Maloine, 1897.

Lacapagne et Martin. — Médecine légale. Masson, 1922.

Lélut. — Le génie, la raison et la folie. Le démon de Socrate Paris, 1855.

Lévi-Valensi. — Précis de psychiatrie. Baillière, 1926.

Lévi-Valensi et Halphen. — Les vertiges. Maloine, 1926.

Lombroso. — L'homme de génie. Traduction Colonna d'Istria et Iallerini. Carri, 1896.

Loygue. — Etude médico-psychologique sur Dostoïewsky. Thèse Lyon, 1903.

Magnan. — Leçons cliniques sur les maladies mentales. Bataille, 1893.

Magnan et Legrain. — Les dégénérés. Rueff, 1895.

Mayet. — Les stigmates anatomiques et physiologiques de la dégénérescence. Thèse Lyon, 1902.

Michault. — Comment est mort Baudelaire (Chronique médicale, 1902).

Nordau. — Dégénérescence. Alcan, 1900.

Odinot. — Etude médico-psychologique sur Alfred de Musset. Thèse Lyon, 1906.

Petit. — Etude médico-psychologique sur Edgar Poe. Thèse Lyon, 1905.

Pitres et Régis. — Les obsessions et les impulsions. Doin, 1902.

Sain (Melle). — Etude sur la paralysie générale. Thèse Paris, 1926.

Vaschide et Meunier. — Les poisons de l'intelligence (Arch. gén. méd., 1903).

Vieille. — Etude M. P. sur Beethoven. Thèse Lyon, 1905.

Villet-Desmèserets. — Contribution à l'étude des doctrines en médecine mentale (essais sur les courants actuels d'idées en psycho-pathologie). Thèse Paris, 1924.

INDEX LITTÉRAIRE.

Baudelaire. — Mon cœur mis à nu et fusées : Journaux intimes. Edition conforme au manuscrit Blaizot, 1909. Œuvres complètes, 7 volumes. Michel Lévy, 1868.

— Œuvres posthumes. Quentin, 1887.

— Lettres. Mercure de France, 1906.

— Lettres inédites de Charles Baudelaire. Conard, 1918.

— Les Fleurs du Mal. Edition critique par Féli Gautier. Nouvelle Revue française, 1920.

Allard (*Roger*). — Baudelaire et l'esprit nouveau (Le Carnet critique. Paris, 1918).

Asselineau (*Charles*). — Baudelaire, sa vie, son œuvre. Lemerre, 1869.

Aubry (*Jean*). — Un paysage littéraire, Baudelaire et Honfleur. Maison du livre, 1917.

Banville (*Théodore de*). — Mes souvenirs. Charpentier, 1882.

Barrès (*Maurice*), — La folie de Charles Beaudelaire (Les taches d'encre, 1884-1885).

Barthou (*Louis*). — Autour de Baudelaire. Maison du livre, 1917.

Bourget (*Paul*). — Essais de psychologie contemporaine. Plon, 1887).

Brunetière (*Ferdinand*). — Charles Baudelaire (Revue des Deux-Mondes, 1887).

— Essais sur la littérature contemporaine, 1889.

— Nouveaux essais de littérature contemporaine, 1895.

Brunetière (*Ferdinand*). — La statue de Charles Baudelaire (Revue des Deux-Mondes, 1er septembre 1892).

Bury (*Robert de*). — Vallès et Baudelaire (Mercure de France, 15 mai 1921).

Camp (*Maxime du*). — Souvenirs littéraires. Hachette, 1892.

Carrère (*Jean*). — Les mauvais maîtres. Plon, 1922.

Cassagne (*Albert*). — Versification et métrique de Charles Baudelaire. Thèse de lettres. Hachette, 1906.

Champfleury. — Souvenirs et portraits de jeunesse. Dentu, 1872.

Cordier (*Henri*). — Notules sur Charles Baudelaire. Leclerc, 1900.

Crépet (*Jacques et Eugène*). — Charles Baudelaire. Vanier, 1908.

Daudet (*Léon*). — L'Hérédo. Nouvelle librairie nationale, 1918.

Faguet (*Emile*). — Baudelaire (La Revue, 1er septembre 1910).

Flottes (*Pierre*). — Baudelaire, l'homme et le poète. Perrin, 1922.

Fontainas (*André*). — Baudelaire (Mercure de France, 1er avril 1921).

France (*Anatole*). — La vie littéraire, 3e série, 1889.

Fumay (*Stanislas*). — Notre Baudelaire. Le Roseau d'or. Plon, 1926.

Gautier (*Féli*). — La vie amoureuse de Baudelaire (Mercure de France, 1903).

— La vie douloureuse du poète (Revue bleue, 1902).

Gautier (*Judith*). — Le collier des jours. Juven.

— Le second rang du collier. Juven.

Gautier (*Théophile*). — Portraits contemporains. Charpentier, 1874.

Gide (*André*). — Préface aux Fleurs du Mal. Helleu, 1920.

Glatigny (*Albert*). — La maladie de Baudelaire (Intermédiaire des chercheurs et des curieux, 1913).

Gourmont (*Rémy de*). — Promenades littéraires, Mercure, 1904, 2e série ; Mercure, 1906.

Holitscher (*Arthur*). — Charles Baudelaire. Marquardt Berlin, 1904.

Huysmans (*Joris-Karl*). — A Rebours. Charpentier, 1910.

Jaloux (*Edmond*). — Le centenaire de Baudelaire (Revue hebdomadaire, 2 juillet 1921).

Kah (*Gustave*). — Baudelaire (Mercure de France, 1er avril 1921).

Larcher (*Lorédan*). — Fragments et souvenirs. Leclerc, 1902.

Lemaître (*Jules*). — Les contemporains, 4e série, 1886.

Lemonnier (*Léon*). — Baudelaire au lycée Louis-le-Grand. (La grande revue, septembre 1921).

— Beaudelaire, Edgar Poe et le romantisme (Mercure de France, 1er août 1923).

Maire (*Gilbert*). — La personnalité de Baudelaire et la critique biologique des Fleurs du Mal. Poltiers, de Blais et Roy, 1910.

Mauclair (*Camille*). — Charles Baudelaire, sa vie, son art, sa légende. Maison du livre, 1917.

— Watteau. Renaissance du livre, 1920.

Michelet (*Victor-Emile*). — Figures d'évocateurs. Figuière, 1913.

Nadar. — Charles Baudelaire intime, le poète vierge. Blaizot, 1911.

Patterson (*Arthur*). — L'influence d'Edgar Poë sur Charles. Baudelaire. Thèse de lettres. Allier frères. Grenoble, 1903.

Polzat (*Alfred*). — Le symbolisme de Baudelaire à Claudel. Paris, Renaissance du livre.

Porché (*François*). — La vie douloureuse de Charles Baudelaire, (Revue de Paris, 15 août à 1er octobre 1926).

Raynaud (*Ernest*). — Baudelaire et la religion du dandysme. (Mercure de France, 1910).

— Les parents de Baudelaire (15 août 1921).

— Charles Baudelaire Garnier, 1922.

Régnier (*Henri de*). — Baudelaire et les Fleurs du Mal (Les presses françaises 1925).

Reynold (*Gonzague de*). — Charles Baudelaire. Crés. Paris. Genève, 1920).

Rivière Jacques. — Etudes. Nouvelle revue française, 1911.

Royère (*Jean*). — L'Erotologie de Baudelaire (Mercure de France, 15 juin 1925.

Schanne (*Alexandre*). — Souvenirs de Schaunard. Charpentier, 1887.

Schérer. — Etudes de littérature contemporaine. Calmann-Lévy, 1886.

Séché (*Alphonse*) *et Bertaut* (*Jules*). — Charles Baudelaire. Rassmussen, 1925.

Swinburne. — The « Fleurs du Mal » and other studies. London, 1913.

Symons (*Arthur*). — Charles Baudelaire. A study by Arthur Symons. London, Matthews, 1920.

Terson (*Dr Albert*). — Une lettre de Cabanis à Baudelaire père. Paris. Champion, 1911.

Thibaudet (*Albert*). — Charles Baudelaire (Revue de Paris, 15 avril 1921).

Thomas (*Louis*). — Curiosités sur Baudelaire. Messein, 1912.

Tombeau de Charles Beaudelaire. — Ouvrage publié avec la collaboration de Stéphane Mallarmé, Michel Abadie, Emile Blémont, Viviane de Brocéliande, Judith Gautier, Sophus Claussen, Fernand Clerget...précédé d'une

étude sur les Fleurs du Mal, commentaires et variantes par le prince Alexandre Ouroussof et suivi d'œuvres posthumes inédites ou interdites de Charles Baudelaire. Paris. Bibliothèque artistique et littéraire, 1896.

Troubat (Jules). — Charles Baudelaire, discours prononcé le 26 octobre 1902, au cimetière Montparnasse pour l'inauguration du monument funéraire de Charles Baudelaire. Librairie de la province, 1903.

Turquet (Milnes). — The influence of Baudelaire in France and England. London, Constable, 1913.

Valéry (Paul). — Situation de Baudelaire (Revue de France, 15 septembre 1924).

Vergniol (Camille).— Cinquante ans après Baudelaire (Revue de Paris, 15 août 1917).

Ziegsing. — Charles Beaudelaire Zurich. Ebell 1879.

7392. — Imp. de la Faculté de Méd. Jouve & Cie, 15, rue Racine, Paris (12-1926)

WELLCOME
LIBRARY

LA

MALADIE DE BAUDELAIRE

Étude médico-psychologique

Biog.